

Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie

Pierre CADIOT
Université Paris 8, CNRS-Lattice*

Yves-Marie VISETTI
CNRS-Lattice*

Paru dans les *Cahiers de Lexicologie*, 79, 2001-2, p. 5-46

Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie

0. Introduction : anticipations lexicales et innovations sémantiques

1. Première présentation et corrélats lexicologiques de la notion de motif

2. Motifs, profils, thèmes : ou comment redistribuer les anticipations lexicales

3.1 Motifs

3.2 Profils

3.3 Thèmes

3. Variétés de la polysémie lexicale

Conclusion

Bibliographie

* Laboratoire LATTICE, E.N.S. 1, rue Maurice Arnoux 92120 Montrouge France
e-mail : pierre.cadiot@ens.fr et yves-marie.visetti@ens.fr

0. Introduction : anticipations lexicales et innovations sémantiques

Le présent article, qui se veut de théorie et de réflexion sur la sémantique, affronte un certain nombre de questions, que nous présenterions volontiers d'entrée de jeu sous la forme d'une déclaration d'intentions :

- (1) Nous entendons d'abord reprendre la question de savoir ce qui de la langue peut être considéré comme interne (propre), mais en la posant dans un cadre dynamique de type *energeia* (Humboldt). D'un tel cadre, nous voulons retenir qu'il déconstruit l'opposition entre *formes intérieure* et *extérieure* de la langue, faisant à l'inverse de la langue une *activité auto-formatrice*, et un *milieu constitué* par sa nécessaire reprise et stabilisation à travers des mises en place *thématiques*¹. Celles-ci ne se réduisent pas à des suppléments conceptuels, encyclopédiques et/ou pragmatiques déliés des langues, mais se présentent d'abord comme des formations inextricablement langagières et sémiotiques : formations qui sont anticipées par la langue et le lexique à des niveaux très variables de spécificité et de stabilité, différemment sensibles donc aux innovations sémantiques, et aussi différemment susceptibles de les enregistrer. Cela implique de comprendre les langues, non seulement comme des puissances formatrices de représentations (cela, c'est une problématique du *schématisme* transposé en linguistique, étape sans doute nécessaire, mais encore insuffisante), mais aussi comme des capacités singulières de se laisser déplacer, de se transformer immédiatement de par leur activité même. Pour mieux étayer cette conception sur un plan épistémologique, et notamment du point de vue d'une approche cognitive de l'activité de langage, un retour critique explicite vers les problématiques phénoménologiques et gestaltistes – tant la psychologie que la théorie des formes – s'avère nécessaire (même si nous ne ferons que les évoquer ici). Il permet d'ouvrir la discussion sur ce qui peut en être, à bon droit, repris et transposé en sémantique, au moins si l'on se soucie de prendre en compte dès le départ le caractère *historique* et *transactionnel* de ce que nous appelons *motifs linguistiques*, tout autant que les *horizons* thématiques et pratiques enregistrés par le lexique.
- (2) Dans le cadre d'une théorie des formes sémantiques comprenant trois 'phases' ou 'régimes de sens', appelées *motifs*, *profils*, et *thèmes*, nous définirons les *motifs linguistiques* comme des germes de signification chaotiques et/ou instables, et le *profilage* comme un système, déjà frayé et enregistré en lexique et en grammaire, de parcours de stabilisations différentielles pour des lexèmes en interdéfinition. Dans de très nombreux cas, le profilage se fait sur la base de *motifs*, qui se trouvent repris au sein de dynamiques de formation de champs lexicaux (et corrélativement par des dynamiques de mise en syntagme). Chaque niveau de stabilisation et de développement amène avec lui des formes d'*anticipation* privilégiées : *affinités* pour les motifs,

¹ Le mot *thématique* est à prendre ici dans un sens foncièrement textuel, voire littéraire, et non dans ses acceptions seulement grammaticales. *Thématique* renvoie donc à " ce dont on parle ", à l'ensemble de ce qui est " posé " par l'activité de langage, sans pour autant être dissocié des traces et des modes d'accès propres à cette activité : donc le posé en tant qu'il est sémantiquement qualifié, *proféré* et *parcouru* dans l'exercice de la parole, de l'écriture et de la lecture, qui le *font exister*.

horizons pour les profils, jusqu'aux enchaînements et transformations structurant les formes proprement thématiques.

- (3) De cette façon nous espérons concilier un surcroît d'anticipation 'interne' avec un surcroît d'ouverture de sens : ce qui exige d'aller immédiatement au-delà des seules dimensions généralement évoquées par les travaux lexicologiques d'orientation immanentiste aussi bien que transcendantaliste. Il nous faut donc développer plus avant les conceptions du langage qui s'appuient aux divers concepts d'instabilité, en les appliquant au premier chef dans sa région la plus intérieure ; et en sens inverse, il nous faut tenir compte des acquis thématiques dans la diversité de leur organisation (topoi, syntagmes figés, idiomaticité, proverbes, scenarii...), puisqu'ils sont thésaurisés par le lexique, et ne se conçoivent d'ailleurs qu'avec lui. On cherchera à installer une sensibilité immédiate des motifs instables, même les plus intérieurs, aux évolutions des thématiques, et en même temps à comprendre comment ces motifs se diversifient en un répertoire disponible et actif d'anticipations thématiques toujours dépendantes des langues. De telles anticipations se distinguent de prescriptions impératives, dans la mesure où, par nature, elle ouvrent sur la relative contingence de ce qu'elle rencontrent pour trouver à se stabiliser. L'anticipation linguistique n'est ainsi pas la prédiction stricte d'un effet, mais une capacité, une ouverture vers un *supplément thématique essentiel* qui dépend d'elle, et dont elle dépend tout aussi bien pour sa prise d'effet : supplément qu'elle appelle donc sans le contrôler, et faute de quoi elle ne pourrait trouver à faire sens. On admettra la diversité et l'enchevêtrement des *ordres thématiques*, analogues sémantiques des *ordres d'existence* de la phénoménologie (temps vécu ou historique, espace-temps objectif, monde pratique, monde social, rêve, fiction, idéalités de toutes sortes...) : aucun état du mot ne saurait alors être identifié avec un mode d'individuation ontologique ou même phénoménologique-expérientiel exclusif.
- (4) Sur le plan des études lexicales, il s'agira de mieux rapprocher le problème de la variation d'occurrence à occurrence d'un même lexème, de la question des contraintes d'enchaînement intradiscursif qui accompagne tel ou tel de ses emplois : donc en somme de solidariser variations (notamment interdiscursives) et enchaînements intradiscursifs, pour en faire un problème général de transformation.
- (5) Enfin, ou plutôt d'abord, on entend récuser l'opposition sens littéral/sens figuré et questionner la notion de thématique première (sens premiers concrets, par ex.). Cela nous amènera à rapprocher, presque à fondre dans une organisation commune, d'une part les motifs génériques (i.e. les motifs linguistiques dont la générativité commande une variété polysémique d'emplois), et d'autre part les motifs apparemment plus singuliers, ressentis comme plus intenses ou hétérogènes, qui affleurent au travers des sens dits figurés.

De même que toute expérience comporte une possible généralité dont elle est faite, de même tout discours, en tant qu'il thématise, invoque ou induit une généralité qui déborde son thème, et engage, prépare, rend possibles d'autres investissements. Quand bien même tout semblerait se résoudre, à tel moment, dans la rencontre et la manipulation de figures bien concrètes, l'activité de langage ne saurait se réduire à la transmission de ces composantes référentielles favorisées par certaines sémantiques. Si le langage se tient en effet dans une analogie ou une continuité de principe avec la perception, c'est qu'il est d'abord perception et

saisie de *relations* que nous avons avec des *figures*, qu'elles soient ou non sensibles². Si par conséquent l'on entend penser la théorie linguistique comme une *théorie des formes*, il importe que ce soient des formes de relations, des germes de formes si l'on veut, ou encore des formes de construction d'une indéfinité de formes. Ces germes, instables par nécessité, sont faits d'affinités, de mises en transaction entre des dimensions du sens qu'il n'y a pas lieu de dissocier à ce niveau, sur le mode des ontologies.

Le figement, la phraséologie idiomatique, les sens que l'on dits figurés, en sont peut-être le plus clair des symptômes, et non les emplois dénominatifs, toujours déjà captés par leur cadre thématique, donc trop en aval dans le procès de reconstruction du sens. On rappellera ainsi les impasses des visions atomisantes et dégroupantes de la polysémie nominale, calées à une conception dénotative et dénominative de la signification, et l'on tâchera de faire voir la nécessité corrélatrice d'engager à l'inverse la description lexicale vers la saisie de *motifs linguistiques* : notion que nous tenterons de préciser tout au long de ce travail, mais dont on peut déjà pointer le statut de principe génératif, contribuant au regroupement non d'objets ou de connaissances (comme dans les sémantiques référentielles ou dans les sémantiques des types), mais de modes de saisie ou de donation, constitutives de l'expérience même de la parole.

La généralité de ces *motifs* n'est pas alors à comprendre sur le mode d'une signification générique qui viendrait s'instancier dans l'expérience, mais à la façon d'une unité singulière et instable qui *motive* ses reprises, une unité éventuellement trop 'dense' pour s'épuiser dans quelque 'monde' que ce soit. Ainsi chaque emploi – serait-il dénominatif – s'accompagne-t-il tôt ou tard d'un potentiel de reprises, de transformations, de variantes, d'enchaînements, qui suppose, à son principe même, une co-stabilisation de ce potentiel, en détermination réciproque avec d'autres potentiels, attachés à d'autres unités, notamment grammaticales : nous appelons ce processus profilage, et avec lui nous retrouvons le concept saussurien d'une interdéfinition différentielle en champs lexicaux.

Ainsi, pour en donner immédiatement une illustration de portée très générale, il y a constitutivement, sauf censure explicite, un double point de vue subjectif/objectif organisant la distribution de tout effet de sens, sensible par exemple dans des emplois lexicalisés de type hypallage comme : *soirée triste, arbre triste, travail suant*, tout aussi bien que dans les métaphores imposant un remaniement, une redistribution des procès et de leurs actants comme *les cimetières baillent*. Il y a toujours *transaction* possible, dirons-nous, entre un foyer énonciatif et une thématique mise en extériorité : toute thématique, la plus extérieure soit-elle, implique la possibilité de ces variations d'une reprise à l'autre. C'est qu'il y a en fait, non pas désignation d'une extériorité pré-constituée, mais constitution langagière simultanée d'un monde et d'un foyer énonciatif, déploiement d'une thématique tissée par l'activité de langage.

² Traditionnellement tenue en lisière par la linguistique, la question obsédante et lassante de la référence est justement relativisée par les problématiques phénoménologiques : elles n'y voient qu'une strate de *sens* parmi d'autres au sein d'un mouvement d'objectivation, qui se comprend d'abord comme perception, action, et expression, bien avant que de se traduire en une logique ou une physique. Cette vieille question de la référence, on comprend alors qu'on puisse l'intégrer, et la subordonner à d'autres questions prioritaires, qui s'annoncent comme indissolublement sémantiques et sémiotiques : elles concernent en effet le sens et l'organisation de l'action au sein d'un monde considéré comme sémiotique dès le départ, c'est-à-dire un monde qui apparaît *immédiatement* aux sujets comme le signe, le support, la trace de leur intérêt et de leur activité propres.

C'est, d'une certaine façon et en en retenant le meilleur, ce à quoi tendent les divers schématismes transposés depuis Kant à la sémantique (linguistiques cognitives, énonciatives) : parler constitue, fait exister en même temps objets et foyers énonciatifs, car parler, ce serait schématiser.

Toutefois, et plus profondément, on observe qu'il n'y a pas le plus souvent un seul niveau d'individuation du sens qui ferait norme, et qui ferait fonction de cible impliquée dans toute production (et donc de point de référence pour l'analyse). Comme nous l'avons dit, aucun état du mot ne saurait être identifié avec une individuation ontologique ou même expérientielle exclusive. Il n'y a sans doute pas non plus à isoler une strate grammaticale du sens, qu'il y aurait lieu de considérer à part comme un système 'd'invariants' faisant forme et censés organiser toutes les autres dimensions, qui leur serviraient alors de substrat ou d'espace d'inscription.

Ce par quoi nous nous séparons ici des problématiques du schématisme en linguistique. Car de leur division inaugurale du sens en *structures* et en *contenus* (ou bien en *formes schématiques* et en *notions*, comme dans l'école culiolienne) découlent tendanciellement deux conséquences : d'abord une conception *immanentiste*, qui plus est très parcimonieuse, du composant intérieur schématique ; ensuite une conception 'notionnelle' ou 'conceptuelle' des autres dimensions, qui remet à plus tard, et en réalité exclut, leur prise en compte par la linguistique. Et par un étrange mécanisme de compensation, ces dimensions refoulées ne sont retrouvées, bien souvent, qu'à travers leurs implications référentielles et/ou ontologiques, qui n'en sont pourtant qu'un aspect parmi d'autres, et sans doute le plus 'tardif'. En portant ainsi une attention exclusive au composant 'schématique', on méconnaît des affinités sémantiques essentielles, et l'on s'égaré à la recherche d'invariants introuvables dans le cadre où on les cherche.

Pourtant, ces linguistiques invoquent elles aussi d'éventuelles sources gestaltistes et phénoménologiques, dont l'apport serait effectivement de nature à renouveler la théorie sémantique. Mais pour cela il faudrait que la richesse du courant phénoménologique, et aussi ses impasses, soient un peu mieux connues et analysées. On pourrait ainsi découvrir, ou redécouvrir, des moyens plus puissants, plus méthodiques, de décrire l'activité de langage au sein de l'activité générale du sujet ; et de cette façon rapprocher, ou au contraire dissocier mieux lorsque cela est nécessaire, les procès d'institution du sens de ceux qui constituent l'expérience du monde. A la transmutation permanente du monde des phénomènes en monde de signes, répond, du côté du langage, un reprofilage incessant des valeurs, exigé par la diversité des motifs et des thèmes jouant dans la parole. Il ne semble pas que la théorie des actes de langage, ou même la théorie des fonctions du langage à la Bühler-Jakobson, l'aient correctement explicité : parler, ce n'est pas seulement faire quelque chose en direction ou à partir d'autrui et du monde, ce n'est pas seulement actualiser un potentiel ou engager une *deixis*, c'est aussi faire quelque chose au langage lui-même, c'est inéluctablement le modeler ou le marquer, serait-ce de façon transitoire, comme un milieu où l'on cherche des appuis et se déplace.

Donc, en effet, les mots font parler: mais pour le comprendre, il faut abandonner toute conception immanentiste de ce 'faire parler', de cette préparation et amorçage du discours dans la langue et le lexique, pour saisir symétriquement comment parler ne se peut que par la

diversité des phases du sens simultanément disponibles, et par la construction immédiate d'une trace dans le langage lui-même, le remodelant et le marquant, ainsi qu'il est dit plus haut, à la façon d'un milieu où l'on se déplace – sans toutefois détruire sa systématité. La langue et le lexique s'identifient à cette capacité singulière, à la fois de préformation et de déplacement immédiat. D'où peut-être un cycle de base (parmi d'autres) organisant ces déplacements du lexique, et leur remontée en diachronie jusque dans le noyau fonctionnel de la langue : 'chargement' de motifs thématiques locaux, reprise et élaboration de ces motifs par des sens figurés, déplacement de la généricité attachée au mot-morphème (attestée en particulier par de nouvelles dénominations), parfois grammaticalisation, etc. Tout cela implique, non seulement une critique des réductions de l'activité de thématisation à un pointage de référents, serait-il augmenté de ses corrélats classificatoires ou ontologiques, mais aussi une critique des conceptions cognitives/énonciatives qui reconstruisent cette même activité comme une série d'actes subsistant individuellement, et dont chacun serait l'occasion, pour des schèmes immanents que l'on postule, de venir s'épuiser entièrement, sans reste ni excès, par inscription au sein de domaines notionnels, ou en vue d'un montage thématique pré-formaté à l'image de la seule grammaire (cf. le concept cognitif-énonciatif de 'scène').

Face à cela, nous proposons d'abord de redistribuer la production des effets de sens en 3 phases ou modalités – motifs, profils, thèmes –, à la fois nécessaires à toute thématisation, et simultanées dans leurs interventions (du moins dès que le langage ne se résout pas entièrement dans une extériorité acquise). La théorie postule une première strate sémantique, de type 'morphémique', invocable à d'autres paliers d'intégration que ceux du morphème au sens traditionnel du terme : elle comporte par essence une sensibilité immédiate au co-texte et à la situation (aux parcours de thématisation), et d'autre part condense, met en coalescence, nous disons aussi 'en transaction', des dimensions sémantiques que le discours ne dissocie le cas échéant, donc aussi ne coordonne de façon qualifiée, que plus en aval dans un processus de stabilisation. Mais le discours ne fait pas que stabiliser, il renouvelle aussi l'instabilité en introduisant des affinités originales au cœur des motifs existants, préparant ainsi une transposabilité renouvelée vers de nouveaux champs. L'essentiel est donc de disposer d'un concept de *motif* transversal aux découpages reçus (langue, lexique, idiomaticité, thématique, diachronie), ce qui implique de moduler, selon la perspective adoptée, et notamment selon le palier d'intégration considéré, les types d'anticipations dont il est porteur. Accessoirement, la question de la polysémie s'en trouve relativisée, du fait-même de sa radicalisation : car elle devient une possibilité de toute façon offerte par ce dispositif, même si elle est diversement assumée selon les langues, et selon le palier d'intégration et de stabilisation considéré.

C'est en faisant droit, ensuite, à une thématique proprement sémantique (et non seulement perceptive, imaginaire, conceptuelle, communicationnelle, etc.), c'est-à-dire en introduisant un concept de *thème* intrinsèquement *dépendant des langues et en même temps excédant les moyens d'une sémantique de l'énoncé* (aurions-nous affaire seulement à des énoncés isolés), que peuvent se résoudre les faux dilemmes qui demandent que l'on situe exactement chaque dimension des phénomènes linguistiques, soit dans une immanence de la langue en cas d'invariance, soit au contraire dans une transcendance extérieure à la langue, provenant d'une structure présumée indépendante du monde, de celle d'un univers purement conceptuel, ou encore des lois de la communication. Ainsi seulement le problème de la variation interdiscursive des emplois d'une unité linguistique devient-il plus étroitement solidaire de celui des enchaînements et des transformations intradiscursives de cette même unité et de

celles qui lui sont corrélées. On fait mieux paraître la texture commune au lexique et au discours.

Cette démarche d'ensemble rencontre les sens que l'on dit *figurés* comme une question-clé, voire fondatrice, en même temps que comme une de ses ressources fondamentales : non seulement pour relever l'artifice grossier qu'il y a à continuer de les repérer par rapport à un prétendu sens littéral, mais aussi pour les comparer aux significations génériques que l'on place volontiers à la source de certaines distributions polysémiques. On qualifie ordinairement de *générique* tout noyau de signification qui semble à chaque emploi s'ajuster parfaitement aux besoins de la thématique, qui ne ferait en somme qu'apporter des spécifications complémentaires : on citera ainsi *arbre, champ, gorge, plateau*, mais déjà un exemple comme *mur* se révèle plus difficile à situer de ce point de vue puisqu'une progression comme la suivante semble aller d'une instantiation de signification générique vers une promotion du métaphorique : *mur de pierres, mur de soldats, mur de haine, ce type est un mur*. Or précisément, la notion de motif permet une jonction constitutive du 'figural' et du générique, sans laquelle on retomberait inmanquablement dans une conception disjonctive (de type littéral vs non littéral, ou sens schématique vs sens notionnel, ou encore langue vs tropes et figures) de cette puissance de 'faire parler' propre à la langue et au lexique³. Mais cela implique de reconnaître une susceptibilité, une sensibilité immédiate des motifs aux aléas des thématiques, qui les différencie radicalement des *types* sémantiques, modernes avatars des essences métaphysiques, toujours invoqués par d'autres problématiques linguistiques qui voudraient y trouver une stabilité qui fasse référence, à défaut une instabilité très limitée et contrainte dans l'immanence de la langue. Cela implique également d'invoquer, à côté de motifs de grande générativité, d'autres qui soient plus spécifiques : ces derniers sont par exemple construits à partir de structures thématiques particulières (des *acteurs*, comme ceux que l'on retrouve dans les figures animales : *ours, lion, loup, rat, etc.*) ; ou encore par condensation/coalescence de valeurs portées par les termes remarquables de certaines classes lexicales (termes non marqués aussi bien que *parangons*, i.e. au contraire les termes les plus marqués, les plus intenses, d'un paradigme). Ainsi par exemple *rue*, qui fonctionne à la fois comme terme profilé à l'intérieur du paradigme des voies urbaines (par opposition différentielle à *boulevard, impasse...*), comme hyperonyme et terme non marqué de ce même paradigme, et comme parangon évoquant un motif d'une grande diversité, perceptible dans des syntagmes tels que : *filles des rues, courir les rues, descendre dans la rue, être à la rue, l'école de la rue*⁴.

³ Autrement dit, on promeut sous ce qualificatif de 'figural' le caractère intrinsèquement 'hétérogène' de la généricité morphémique (plus généralement celle des diverses sortes de motifs ici allégués). Cette généricité se tient à l'opposé des conceptions abstraitives fondées sur des hiérarchies de niveaux homogènes, i.e. dont la fonction est précisément de produire de l'homogène pour dégager des types ou des essences. Elle est en revanche la *trace*, et la *motivation linguistique et lexicale*, de thématiques déployant des strates en même temps hétérogènes et homologues (ou enchevêtrées).

⁴ Motif infiniment déplaçable, bien entendu : que l'on songe par exemple à la rue chez les futuristes, chez les surréalistes, chez W. Benjamin... : on y retrouve, selon les cas, anonymat, banalité, et en même temps aventure, perte, exposition, menace/violence, en opposition à l'espace limitant, privé et clos de la *maison*. Dans cet ensemble de motifs, la *rue* est en effet un espace – un univers – potentiellement bordé de *maisons*, en même temps que découvert, libre, public, banal et aventureux.

Sans prétendre traiter dans le détail l'une quelconque des questions évoquées jusqu'ici – puisque cette introduction a surtout présenté un cadre de recherche à long terme⁵ –, nous illustrerons plutôt les principes à partir desquels nous proposons d'en chercher les réponses. L'article prend pour cible la polysémie, i.e. la variation lexicale déjà enregistrée, mais, conformément à ce qui vient d'être dit, la conçoit comme la trace et le support d'une activité toujours potentiellement innovante. On procèdera en trois temps : introduction et corrélats lexicologiques de la notion de motif linguistique ; présentation d'un cadre théorique distribué en trois 'phases' ou 'moments', nommés *motifs*, *profils*, et *thèmes* ; enfin retour sur quelques variétés de polysémie lexicale.

1. Première présentation et corrélats lexicologiques de la notion de motif

Nous proposons ici une première introduction de la notion de motif linguistique à partir de la classe lexicale des noms, la plus exposée sans doute aux tentatives de réification précoce par la sémantique. Le nom, dit-on, servirait d'abord à dénommer les choses. Or, quand bien même on se situerait d'emblée au niveau de cette 'sortie' théique du langage, le privilège du nom ne saurait être seulement dans ce genre de propriétés référentielles (tout aussi douteuses que les *choses* elles-mêmes) : il est d'abord dans la possibilité, étant donné l'ensemble des dispositifs grammaticaux qui l'encadrent, de concentrer, enregistrer et mettre à jour un ensemble de rapports que l'on entretient, non seulement avec un thème précis en cours d'évolution, mais aussi, d'un discours à l'autre, avec une indéfinité d'autres thèmes, procédant d'une pluralité hétérogène de domaines sémantiques et de cadres de thématization. Si bien que la signification des noms les plus fréquents peut et doit être conçue, bien en amont de toute logique de classification de référents, ou de catégorisation d'appartenance, d'abord en termes de mode d'accès ou de complexe relationnel transposable. Ces complexes relationnels, on pourra les ressaisir intuitivement, et en première approximation, à la façon d'une sorte de faisceau expérientiel générique, qu'on explicitera dans la tradition de la phénoménologie et de sa version naturalisée, la psychologie gestaltiste, selon trois axes de discernement (perception, action, évaluation), qu'il n'y a en réalité pas lieu de dissocier, mais seulement de distinguer pour les besoins de l'analyse. Nous avons ainsi proposé à titre d'illustration (P. CADIOT 1999, repris dans P. CADIOT & Y.M. VISETTI, *op. cit.*) une distribution tout à fait schématique et provisoire des noms du 'français fondamental' selon ces trois axes. Nous la rappelons ici brièvement. Bien évidemment, les quelques caractérisations que nous proposons ne visent pas à épuiser des motifs par essence inépuisables (puisque instables, i.e. toujours dynamiquement ouverts sur un surcroît ou une relance d'investissement sémantique, cf. section II) ; elles cherchent seulement à en esquisser des dimensions principales, qui se révèlent éclairantes pour la question de la polysémie et des sens figurés.

A. Accès sur le mode d'une perception gestaltiste de formes

⁵ Pour de plus amples développements, cf. P. CADIOT & Y.M. VISETTI (2001). Pour une première présentation, cf. VISETTI & CADIOT (2000), article avec lequel nous n'avons pu éviter entièrement des recouplements nécessaires.

Ce cas renvoie en première analyse à la perception visuelle. Il est illustré par des mots comme *aiguille, arbre, ballon, bulbe, chapeau, créneau, crête, dent, filet, flûte, fosse, front, galet, gorge, pic, palais, plage, pointe, poire, pomme, saillie, tube, volet* qui paraissent bien avoir pour signification de base un certain schéma de forme (ou *Gestalt*) qui semble aisément, voire presque mécaniquement, transposable.

Cependant les motifs de ces mots ne se réduisent pas aux valeurs configurationnelles qu'on peut être tenté de leur associer d'une manière trop limitative, corrélée du reste à une conception trop exclusivement morphologique de la perception visuelle : alors qu'il importe plutôt de concevoir toute perception comme une saisie et/ou une anticipation concomitante d'un faisceau de valeurs excédant la strate morphologique de leur donation visuelle⁶. Au-delà de leur seule manifestation visuelle ou imagée, ces *Gestalten* sont d'emblée traversées d'une pluralité synesthésique de dimensions : pointe acérée de l'*aiguille*, rondeur satisfaisante du *ballon*, saillie spécifique du *front*... En fait, ces *Gestalten* sont intégrées d'emblée à une sorte de type expérientiel bien plus divers, comprenant par exemple un motif dynamique fonctionnel, comme: entrée/sortie (*bouche*), couverture/protection (*chapeau*), accès exclusif, (dé)blocage, précision de l'impact (*clé*), présentation/horizontalité (*plateau*), visibilité/mise à disposition (*table* ou *tableau*), cerner (*enceinte*). séparer/se dresser/protéger/heurter (*mur*). De tels motifs, que l'intuition mobilise sans peine quand il s'agit comme ici de formuler la signification de base de ces mots en tentant d'unifier l'ensemble de leurs valeurs d'usage, viennent donc compléter un premier tracé configurationnel ; ils se font sentir jusque dans ce que beaucoup considèrent comme un premier référent stable, et dans lequel les dictionnaires veulent souvent voir le sens de base (ou 'littéral'). De plus - ce qui nous intéressera davantage - ces motifs, en réalité à la fois morphologiques, fonctionnels et praxéologiques ont une forte tendance à se dédoubler, parfois même en prédicats tendanciellement opposés⁷.

B. Accès par la modalité de l' action

Au-delà des valeurs fonctionnelles évoquées ci-dessus, d'autres mots – les mêmes, bien souvent – semblent en effet annoncer plus directement encore dans leur motif la dimension praxéologique de la signification, son ancrage direct dans des rapports pratiques, rendant de plus en plus problématique l'attribution d'un sens de base matériel. Nous en avons donné des exemples variés, pour le détail de l'analyse desquels nous renvoyons à nos travaux antérieurs : enfermer/mettre à disposition (*boîte*), séparer/protéger//se dresser/heurter (*mur*) dommage/manquement (*entorse*), blocage (*verrou*), débarras/parcours latéral (*balai*), menace pour l'intégrité individuelle (*venin*), menace tenace pour l'intégrité collective (*peste, anglais, peste, anglais, peste*); ou encore cacher/montrer (*écran*). Avec la montée en charge des dimensions 'sociales' de l'action, la notion de *Gestalt* se trouve étirée au-delà de son champ d'application ordinaire, vers un espace-temps de plus en plus *explicitement socialement normé*. Un tel cas est illustré par des mots comme *client, dimanche, glaçon, pirouette, touriste*, etc. qui ont pour signification de qualifier ou de typifier des expériences subjectives dans des situations qui n'ont rien d'autre en commun que d'être perçues comme manifestant une même modalité relationnelle. Ainsi *client* ou *courbette* : s'occuper de (en série), s'attacher (régulièrement) (*client*), se montrer soumis à (*courbette*). Ou bien *touriste* ou *pirouette* : 'ne faire qu'un tour, que passer' (*touriste*), 'tournoyer, être insaisissable' (*pirouette*).

⁶ Et c'est en fait, comme un examen historique le confirme, le vrai propos de la notion de *Gestalt* et de la psychologie qui s'est développée autour de ce concept.

⁷ Le travail foisonnant de A WIERZBICKA met en œuvre, on le sait, des principes analogues (notamment Wierzbicka (1972))

C. Accès par la qualité de la sensation et/ou l'évaluation

Les mots en cause renvoient d'abord à des normes qualitatives pour l'évaluation de la conformité d'un ensemble d'entités, qui bien sûr n'est nullement déterminé a priori. On pense à des noms qualifiants ou attributifs tels *ennui, fouillis, jeu, plaisir*, etc. On pense aussi à des mots comme *boue, bouillon, ciment, fard, frein, perle, sable, vapeur*, qui s'ils désignent certains 'états' (cf. la notion de nom massif), voire certaines entités, sont tout aussi immédiatement investis de qualités, attribuées sans doute sur des bases sensori-motrices et émotives, mais ressaisies et refigurées en langue comme emblèmes de *qualia* transposables dans tous les domaines.

C'est donc d'entrée de jeu qu'il nous est apparu que la notion de *Gestalt* devait être reprise dans sa plus grande diversité et richesse historiques – et non pas seulement sous ses facettes configurationnelles ou morpho-dynamiques à quoi on la réduit trop souvent – avant que d'être *transposée* en sémantique pour traduire l'affinité et la fusion tendancielle des différentes dimensions évoquées ci-dessus, avec d'autres encore : perception, action, fonction, propension, axiologie, sensibilité, expressivité, intériorité, spontanéité, passivité,... dimensions que pour faire vite nous nommons ci-dessous 'intuitives', en un sens élargi du terme, excédant l'intuition spatio-temporelle kantienne (plus généralement toute intuition, donc tout schématisme, qui seraient uniquement configurationnels). Le nom, c'est ce qu'attestent au premier chef la polysémie, les sens dits figurés, la phraséologie, etc. (cf. *infra*) assure beaucoup plus leur couplage ou leur coalescence, que leur dissimilation : raison profonde, à nos yeux, pour introduire, à propos de cette partie du discours tout autant que pour les autres⁸, des *motifs* comme principes unificateurs de la diversité lexicologique. Cela n'empêche pas, bien sûr, que l'unité des motifs inscrits en langue soit plus ou moins grande. Des lignes possibles de partage, voire de clivage et non plus seulement de 'discernement', peuvent s'y trouver esquissées : notamment, on sera attentif aux dissociations qui pourraient suivre, en aval et selon les besoins de la thématique, de grandes lignes de partage cognitives et culturelles, comme celles qui séparent les pôles animé/non animé, extériorité/intériorité, configurationnel/praxéologique/axiologique... Il se trouve ainsi que la détermination du configurationnel constitue une préoccupation fondamentale, poussée fort loin dans notre aire culturelle, tant sur le plan du souci ontologique qu'à des fins techniques. Sans nul doute, cela se reflète, pour les langues marquées par cette culture, non seulement dans la diversification du lexique, mais aussi dans la distribution des dimensions les plus génériques (i.e. grammaticales) du sens, dont les aspects configurationnels ont été justement mis en évidence par les linguistiques cognitives (au risque d'une réduction très critiquable). Mais rien ne permet de dire a priori qu'il en aille de même pour d'autres langues, liées à d'autres cultures. Au risque de nous répéter, revenons sur quelques exemples du français (déjà proposés, cf. références ci-dessus).

Arbre paraît bien unifier deux sous-motifs en un seul : celui du 'branchement' ou de la 'ramification' est configurationnel-dynamique, quand celui de la 'force/stabilité' renvoie à une intuition gestaltiste généralisée comme celle évoquée plus haut. Mais il y a entre les deux jonction expressive ou figurative, passant par un foyer commun (principe d'enracinement, axe

⁸ Pour une présentation et illustration de la même approche sur l'exemple des prépositions, on pourra se reporter à P. CADIOT 1999 (retravaillé dans CADIOT & VISETTI, *op. cit.*).

et portance du tronc, branchement vu comme poussée ou épanouissement). *Pomme* se transpose aisément sur un axe allant du configurationnel à une intuition généralisée : ‘rond, dense, lisse, de contact agréable, appelant un certain geste de prise en main’. *Couloir*, s’il suggère une forme longiligne dans certains espaces fonctionnels, ne le fait que parce qu’il l’associe à tous les sens de ‘(se) couler’. *Montagne* vaut à la fois comme Gestalt perceptuelle et comme quantifieur-qualifiant (*une montagne de difficultés* ou *de problèmes* ; *faire de quelque chose une montagne*). *Clé* se développe à la fois selon un modèle perceptuel et fonctionnel (*clé à molette, clé de voûte*) et selon un modèle plus explicitement intentionnel et praxéologique (*clé du mystère, disposition-clé, mot-clé*). Ainsi encore, *nuage* fait le lien entre un aspect perceptuel de *qualia*, inextricablement physique et psychologique (*un nuage de lait, les nuages s’accumulent*), et un aspect axiologique/évaluatif (*être dans les nuages, vivre sur un nuage*). De même *pluie* (*pluie de balles, pluie d’insultes*), *vague* (*vague de froid, vague de réformes*) sont à la fois des expériences perceptuelles (ou de simples sensations sans objet) et des quasi-jugements ou évaluations. Tandis que *pont* (*pont du week-end, pontage coronarien, appontement, jeter des ponts vers*) est à la fois d’ordre configurationnel et praxéologique (affinité immédiate avec *jeter, lancer, passer, traverser...*).

En résumé, et ne serait-ce qu’en raison de ce caractère transactionnel, la notion de motif se distingue déjà de celle de simple généralité selon des modèles abstraitif ou hyperonymique, qui semble en être le pendant dans les sémantiques fondées sur des principes d’appartenance à des classes référentielles et/ou conceptuelles. Ce n’est ni un modèle se dégageant par abstraction, ni un modèle s’appliquant par instanciation, ni non plus un schème constituant pour des expériences intérieures. Plutôt qu’un squelette pour la construction de l’expérience, on y trouve des "points de vue", des éclairages particuliers, des condensations et des synthèses de caractéristiques affines les unes aux autres, s’entre-exprimant les unes les autres, et particulièrement peu sensibles aux classifications empruntées à une ontologie "objective" et extérieure au langage.

De plus, l’unité propre du motif, sans être à tous égards optionnelle, est de l’ordre du possible linguistique, et non du nécessaire (ou de l’analytique) : selon les reprises, telle ou telle dimension en sera virtualisée, voire complètement neutralisée, parfois sur la base de pré-découpages en pointillé (i.e. non impératifs) qui, sans rompre l’unité du motif, en préparent la modulation, voire la dissociation en aval, selon les divers profilages. Certains mots, par exemple, se diversifient par ‘simples’ transpositions ou ‘incrustations’ analogiques de leur motif dans différents domaines (entraînant des pertes ou des ajouts, mais sans que le motif en devienne méconnaissable d’un profil à l’autre) : par ex. *assiette* (du cavalier, des impôts), *créneau, gorge, plateau, pointe*. Souvent il n’y a pas de perte à proprement parler, mais plutôt estompage ou virtualisation de certains traits du motif. Ainsi par exemple, même s’il se traduit parfaitement bien sur les plans perceptif et moteur, le motif ‘*saltateur*’ présent dans *sauter* tend à s’estomper sémantiquement dans la *scie sauteuse*, et peut-être davantage encore dans la *sauteuse*, au profit d’autres traits importés, morphologiques, gestuels, téléiques ou résultatifs, qui, soit typent génériquement (*outils ; instruments de cuisine*), soit discriminent (de la *scie circulaire* ; de la *poêle, de la cocotte*), et ce faisant valent comme autant d’horizons thématiques esquissés. Et de même, si la /saltation/ est toujours là lorsque nous *faisons sauter un paragraphe*, c’est pour n’être plus qu’un mode de la /suppression/. Tandis que l’*assiette*, encore, mais au sens de couvert de table, qui vient pourtant d’une préoccupation pour la bonne assiette (assise, situation à table) du convive, paraît aujourd’hui éloignée de ce motif, et

s'est diversifiée suivant des principes synecdochiques (*assiette de faïence, assiette de soupe, assiette anglaise*).

Il convient donc d'insister sur le fait que les *motifs linguistiques* ici allégués ne sont encore que des principes unitaires, postulés 'en amont' de la variété effective des emplois. Les emplois enregistrés en lexique renvoient bien, la plupart du temps, à un motif, mais celui-ci ne suffit pas à décrire les valeurs que le mot est susceptible d'acquérir. Il y a au moins répartition (entre fonds et formes) et remaniement (déformation, appauvrissement, enrichissement) du motif, par mise en syntagme et énonciation située, bref par mobilisation au sein d'une thématique. Le *motif* ne commande pas alors absolument et de l'intérieur les paramètres de sa reprise, pas plus qu'il ne fixe a priori les conditions de son remaniement éventuel : c'est à ce prix sans doute qu'il peut être le lieu d'un travail incessant d'unification intersubjective – plus ou moins réussi – qui se continue tant que ne s'impose pas le sentiment d'un dégroupement homonymique⁹. Il apparaît ainsi que les *motifs* sont tout aussi indispensables qu'insuffisants à organiser, et *a fortiori* expliquer, la diversité des emplois, qui font en réalité appel à des processus de profilages et de thématisations multiples, *motivés* sans doute, mais largement imprévisibles dans leurs résultats. Le lexique enregistre ainsi, sous forme de champs lexicaux d'étendue et de densité sémique variées, la trace systématiquement cumulée de certains profilages disponibles en permanence, de même que certains développements thématiques, parfois très précis, comme dans le cas des terminologies. Les spécifications régionales des profils comprennent ainsi des distinctions immédiates (des traits sémantiques), qui sont en même temps nanties d'*horizons* : ceux-ci tracent des connexions intra- ou interrégionales (hyponymie, méréonymie, implications actantielles ou fonctionnelles, mais aussi homologies, analogies, correspondances entre domaines sémantiques).

La description d'un mot, i.e. en réalité celle de l'ensemble des lexies qui en reprennent le signifiant, renverra donc à trois points de vue articulés, mais distincts : motifs, profils, et thèmes (ex. *ouvert, fermé, frontière*, dont les motifs respectifs se profilent en divers domaines, et jusqu'en mathématique, où ils reçoivent des définitions précises dans le cadre d'une thématique de *topologie générale*). En fonction de cela, on pourra exprimer toute une variété de cas de figure dans l'organisation des emplois.

Il y a, notamment, des mots sans motifs enregistrés en langue. Ouvrant un dictionnaire au hasard, nous trouverons par exemple *cytologie, cystique*, plus loin *daguerréotype*. L'étymologie, la connaissance des noms propres, une certaine familiarité avec les thématiques associées peuvent sans doute nous indiquer des motivations diverses pour ces dénominations : elles ne constituent pas pour autant la preuve d'un *motif* enregistré en langue qui serait *propre à ces unités* (i.e. spécifique de leur niveau d'intégration), et qui viendrait alors s'ajouter à ceux des bases morphémiques intégrées. Ainsi encore, en dépit d'une motivation compositionnelle évidente, *tournevis* n'ouvre pas sur un motif propre, au sens où nous l'entendons ; du moins, il n'y a pour le moment aucun intérêt à lui en supposer ; et si l'on y voit bien tourner une vis, cela concerne plutôt la thématique instrumentale qui lui est associée. Mais il va de soi que la parole pourrait toujours débloquer le jeu, et proposer un motif nouveau, en usant d'une

⁹ Dégroupement entraînant un travail de remotivation linguistique : ainsi *filet1 (filet d'huile)* ouvre sur un motif d'étirement linéaire, tandis que *filet2*, pourtant historiquement fait du même *fil*, unifie, pour ne pas dire emmêle dans son motif, le réseau et la prise (*filet de pêche, prendre dans ses filets*).

métaphore quelque peu énigmatique (à prononcer sur un ton exaspéré et méprisant) : *ce type est un tournevis !*

2. Motifs, profils, thèmes : ou comment redistribuer les anticipations lexicales

Pour étayer et mettre à l'épreuve les conceptions que nous venons d'esquisser, il nous faudrait alors : (i) présenter un dispositif théorique global, composé de trois strates ou régimes de sens, appelés *motifs*, *profils* et *thèmes*, qui co-déterminent l'organisation et l'activité sémantiques, (ii) expliciter les contraintes minimales que devrait vérifier une théorie de la stabilisation des formes sémantiques opérant suivant ces trois régimes, et par conséquent d'emblée au palier du texte et du discours, (iii) montrer, exemples à l'appui, comment la sémantique grammaticale et la sémantique lexicale, dont la séparation ne répond d'ailleurs à aucune nécessité théorique, peuvent y faire écho, et (iv) rattacher autant que possible ce travail à une conception historique de son objet, c'est à dire en plaçant l'historicité, et ses diverses échelles temporelles, au principe de tout système.

De ce programme de recherche, il ne sera possible ici que de donner un aperçu : avec pour but principal, dans cet article, de présenter une vue globale de la polysémie lexicale. Pour ce qui est de notre dispositif théorique, nous le présenterons brièvement comme un dispositif de construction et de perception de *formes sémantiques*. Cela ne signifie pas que nous entendons réduire cette perception, ou cette construction, à la simple donnée de formes " extérieures " : cela signifie au contraire que nous cherchons à décrire une *dynamique de constitution ou de construction sémantique*, de façon telle qu'on puisse la comprendre comme inhérente à l'*activité* des sujets, tout comme au milieu sémiotique où elle s'exerce¹⁰. Nous reprenons donc en partie le langage et les principes des traditions gestaltiste et phénoménologique – qui se distinguent nettement, encore une fois, de ceux qui s'inspirent du schématisme kantien en sémantique¹¹. La *théorie gestaltiste des formes* fut conçue, ou plutôt projetée à ses débuts comme une théorie physique, mais transversale à tous les ordres de réalisation (biologique, psychologique, et même langagier). Elle peut certainement aider à stabiliser le discours

¹⁰ De quelle perception avons-nous besoin, si l'activité de langage doit pouvoir se rencontrer en elle comme dans un miroir ? Ce doit être d'emblée une perception *sémiotique*, une perception qui se constitue comme *relation à..., accès vers..., chemin pour...*, une perception d'identités qualitatives et de valeurs, qui discerne corrélativement, comme *sens incorporés* à l'apparaître, des motifs d'agir et des mouvements expressifs : ceux du sujet, ceux d'autrui, ceux de la chose même, qui se présente comme animée par des propensions, emmenée par une intériorité animatrice. Nous visons également une perception qui puisse se fondre dans l'activité, s'intégrer à la structure de l'action, et qui ne soit plus alors que l'ensemble des traces et des points de rebond, des articulations d'un faire. Au total ce doit être une perception paradoxale : une perception de l'intériorité comme de l'extériorité, une perception *immédiate* et pourtant munie d'*horizons*, qui soit un *accès immédiat* à la *médiation* sémiotique. Une telle perception n'est donc jamais une simple mise en présence, mais toujours une mise en perspective, et une suggestion d'enchaîner.

¹¹ Si bien que dans les cas, rares de toute façon, où les problématiques "schématisantes" traitent de ce qu'elles appellent 'contenus' ou 'notions' (en les opposant aux structures configurationnelles de la grammaire, ou bien aux 'formes schématiques'), elles sortent entièrement de la théorie des formes, pour en appeler à des processus d'une autre nature (logiques et inférentiels, par ex.), ou à des champs notionnels qui, n'étant plus explicables via le type de schématisme qu'elles préconisent, sont censés ne plus présenter de formes.

théorique, en attendant sans doute d'en modéliser de nouveaux aspects. De cette théorie on peut certes fournir plusieurs lectures (pour une discussion, cf. ROSENTHAL & VISETTI, 1999). Nous en retiendrons en tout cas les traits suivants :

- rapports tous-parties : synthèse par détermination réciproque de toutes les dimensions du champ concernées ;
- modulations continues des formes, en même temps que délimitations par discontinuités ;
- temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînement d'esquisses) ;
- présence d'un substrat *continu* : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire ;
- organisation par figures se détachant sur un fond ; plus généralement relations dissymétriques de repérages entre figures ;
- caractère *transposable* des formes : on postule généralement (notamment dans les reprises contemporaines de la théorie, souvent liées à la modélisation) que les formes sont le produit de schèmes dynamiques relationnels capables par constitution d'opérer dans une variété indéfinie de milieux, en subissant à chaque fois des contraintes spécifiques au cours de leur stabilisation ; le résultat peut bien être perçu comme la reprise avec déformation de telle ou telle occurrence antérieure ou exemplaire : mais c'est là un effet "second", de récence ou de typicalité, qui présuppose toujours l'activité première ou concomitante du schématisme ; si bien que le terme de *transposition* ne signifie pas ici une opération en deux temps, allant d'un domaine A à un domaine B, mais renvoie à la *disponibilité immédiate* des schèmes dans une variété indéfinie de milieux ;
- type des unités : pas de *type* formel assurant la duplication des *occurrences*, mais un rapport schème/instance, respectant l'écart potentiel/actuel. Le cas échéant, évolution du potentiel à la faveur de ses actualisations.

C'est d'un tel concept gestaltiste de forme que l'on peut s'inspirer, mais en le décalant dans la perspective d'une sémantique linguistique. Car le rapprochement, si nécessaire et fructueux soit-il quant aux points mentionnés ci-dessus, rencontre ensuite des limites, dues sans doute à la prépondérance des recherches gestaltistes sur la segmentation du champ visuel en unités : celle-ci fait paraître un certain type d'unité, ou de *Gestalt* forte, que l'on ne saurait transposer tel quel aux thèmes du discours, et à leur évolution au sein du champ thématique. La nature par trop anticipable des parcours dans l'espace, qui renvoie en principe à une structure globale idéalement constituée, achevée, dissuade d'y voir un modèle de *parcours thématique*, qui reste de son côté fondamentalement ouvert et incertain, même encadré par les normes de genres et les domaines de discours. Il semble difficile de contester que la question des identités thématiques se joue dans une temporalité plus globale et contextuelle que celle où s'est aventurée jusqu'ici la théorie des formes (c'est alors à la musique, et non à la perception visuelle, qu'il faudrait d'abord penser). Par ailleurs, le terme-même de *schème* reste profondément marqué par son usage kantien (immanentisme, registre catégoriel restreint, thématique réduite à celle du monde naturel...) : nous pensons devoir l'écarter, pour cette raison et bien d'autres, qui le rendent peu approprié au moment de désigner le principe systémique d'une relation de *motivation*.

Ce n'est que très progressivement, par ailleurs, qu'ont été mis en place les concepts physico-mathématiques d'instabilité et de microgenèse par stabilisation, qui étaient encore à l'état embryonnaire aux époques où la psychologie gestaltiste connaissait son apogée. L'apport principal, de ce point de vue, revient comme on sait à la Théorie des Catastrophes de R. Thom et C. Zeeman (*circa* 1967). La question de l'instabilité des formes sémantiques reste dans l'ensemble ignorée des linguistiques cognitives : défaut grave, mais en partie réparable, comme l'ont montré, indépendamment d'elle d'abord, puis dans une connexion explicite, les travaux de Brandt, Petitot, et Wildgen. En revanche elle ne l'est pas de la linguistique d'A. Culioli, qui en a de longue date posé le principe, sans toutefois le rattacher explicitement à ce type de modèles mathématiques. Or il s'agit d'une exigence fondamentale. Sans théorie de l'instabilité, en effet, on est réduit au dilemme suivant. Ou bien l'on renonce à établir une certaine continuité, ou analogie entre perception et langage, dans la mesure où l'on doit préserver la généralité et le caractère 'relationnel' constitutifs de tout sens, ce qu'aucune forme stabilisée ne saurait traduire : on s'en remet alors généralement à la logique pour aider l'analyse, ce qui est pire encore du point de vue du 'trop de stabilité'. Ou bien l'on prétend maintenir une certaine unité entre langage et perception, mais c'est alors au prix de poser comme premiers les emplois concrets, tangibles, pour dériver ensuite les autres emplois par voie de métaphore et métonymie (pour lesquels, absurdement, l'imagination sémiotique fait retour, ce qui appelle précisément le type d'explication que la théorie a exclu au départ). Par conséquent, et quand bien même nous n'aurions au moment d'écrire ce texte aucun projet précis de modélisation en vue, il nous paraît important d'en appeler au développement de nouveaux concepts dynamiques en sémantique, au-delà même de la Théorie des Catastrophes élémentaires (TCE) à laquelle se sont limités les quelques modèles existants¹².

3.1 Motifs

De quoi avons-nous besoin, en somme, pour étayer notre notion de motif ?

- de coalescence ou de mise en *transaction* entre des dimensions sémantiques dont la dissociation éventuelle ne pourrait survenir que plus en aval dans un processus de stabilisation en co-texte : ce qui implique de postuler une instabilité structurelle constitutive au niveau des motifs
- d'une ouverture et d'une sensibilité immédiate au cadre thématique et à la situation, qui permette une forme généralisée d'indexicalité, non seulement au niveau des accès thétiques 'en aval' du linguistique, mais aussi à celui des interactions langagières entre la thématique et les motifs mobilisés (une 'indexicalité thématique', en somme)
- d'une organisation dynamique qui déborde les possibilités d'individuation offertes par un métalangage (qui relève par définition d'un tout autre niveau de stabilisation), et qui force plus généralement à une critique et une meilleure compréhension de l'efficacité des genres définitionnels (bien en amont de toute encyclopédie)¹³

¹² Pour une présentation des modèles sémantiques fondés sur la TCE, on pourra se reporter à R. THOM ou C. ZEEMAN eux-mêmes ; à P.A. BRANDT, J. PETITOT, et W. WILDGEN ; enfin plus récemment, et avec des orientations linguistiques différentes, à D. PIOTROWSKI, ou à B. VICTORRI & C. FUCHS.

¹³ Ajoutons qu'il convient d'envisager une suraccumulation proprement *mythique* des dimensions sémantiques au niveau de chaque motif, qui puisse excéder toute possibilité d'épuisement ontologique, et se situe au-delà des normes d'intensité et de densité sémiques caractéristiques des régions 'moyennes' de profilage.

- d'une permanence de ce type d'organisation à travers les découpages traditionnels et les paliers d'intégration (morphèmes, mots, phrases, textes).

Bien que cela ne soit actuellement en possession de personne, il paraît clair dès à présent que l'on ne pourra reconstruire mathématiquement ces quelques traits fondamentaux sans en appeler à une part substantielle de la panoplie topologico-dynamique, et notamment à tous les concepts d'organisation instable qu'elle offre. Si par exemple l'on accepte de se représenter la construction du sens comme un processus ou un système dynamique opérant sur un certain espace sémantique, on fera comme dans tant d'autres disciplines : on se donnera (formellement) une certaine échelle temporelle, correspondant à un certain palier d'évocation ou d'intégration (par ex. évocation de motifs à un stade précoce, stabilisation de ces motifs par profilage, inscription dans une forme thématique complexe, retour concomitant sur tel ou tel motif linguistique), et l'on postulera qu'une certaine part de la construction sémantique est pilotée par le régime *asymptotique* des trajectoires de la dynamique. L'ensemble de ces régimes asymptotiques constitue dans les bons cas un *attracteur*, i.e. une région de l'espace (point, cycle, ensemble plus complexe du type 'attracteur étrange') où aboutissent toutes les trajectoires, quelle que soit leur position initiale dans une région plus vaste, appelée *bassin*. Cet attracteur représente donc un état associé à l'unité étudiée, qui peut changer avec les paramètres externes influençant la dynamique, en même temps que celle-ci les influence dans le cadre d'un processus de détermination réciproque. Ainsi, avec les variations co-textuelles, un attracteur donné peut-il se déplacer sans changer de type qualitatif (stabilité dite structurelle), mais aussi se démultiplier ou changer de type (instabilité structurelle, bifurcations). On peut malgré tout, dans les cas les plus simples, définir une mesure du degré d'instabilité structurelle d'une dynamique, relativement à une certaine famille de déformations possibles, et décrire exhaustivement les différents cas de figure.

L'instabilité structurelle est un des concepts-clés de la théorie des systèmes dynamiques. Mais il en est un autre, décisif depuis les travaux fondateurs de D. Ruelle et F. Takens dans les années 70 (cf. P. BERGE et al., 1984 ; A. DAHAN et al. 1991) : même en cas de dynamique invariante, un attracteur peut présenter une structure géométrique complexe, constituée par un faisceau de trajectoires qui le parcourent de façon dense, sur un mode très difficilement prédictible (attracteurs étranges). L'attracteur représente alors un état chaotique, dont l'enveloppe globale de stabilisation est bien cernée sur le plan 'géométrique' dans l'espace d'états (il s'agirait dans notre cas d'une géométrie sémantique), mais dont les trajectoires ne peuvent être connues avec exactitude dans leur déroulement asymptotique (à moins de connaître parfaitement les conditions initiales, et de disposer de moyens de calcul illimités). Cette propriété très importante, dite de *sensibilité aux conditions initiales*, définit une forme de stabilité turbulente qui est certainement du plus haut intérêt pour notre notion de motif, dans la mesure où celui-ci peut être *promu* par certains emplois, notamment ceux que l'on dit figurés ou métaphoriques : la promotion d'un motif correspondrait dans ce modèle à un état *organisé* et *chaotique*, qui engloberait des trajectoires d'intégration sémantique au déroulement foncièrement imprédictible.

Il y a ici ressemblance générique entre les motifs et la thématique : tous deux sont en position de surcharge 'mythique' par rapport aux visions standards de la signification en langue, comme par rapport aux sémantiques textuelles purement événementielles ou conceptuelles (cf. sur ce point les travaux de F. Rastier).

On voit donc en quels sens *divers* nous avons ici besoin d'une reprise en sémantique des concepts mathématiques de l'instabilité :

– d'abord dans le cadre de dynamiques suffisamment stables, mais comprenant en elles, sous forme d'attracteurs chaotiques, un certain type d'instabilité régionale (promotion, élaboration des motifs, avec fluctuation des parcours, donc variation imprévisible de ce qui est 'rassemblé' à chaque occurrence) ;

– ensuite, ou en même temps, dans le cadre de fluctuations globales du paysage dynamique, n'entraînant pas de ruptures qualitatives importantes (mais seulement par ex. des amplifications, ou des 'lissages' induisant des saisies plus génériques) ;

– enfin dans le cas de déformations/bifurcations nettes de la dynamique (instabilité structurelle), qui modifient le nombre et la géométrie des attracteurs et de leurs bassins, font apparaître de nouvelles dimensions principales de mise en contraste, et précipitent ainsi toute une diversité polysémique de cas de figure bien caractérisés.

Soulignons qu'il s'agit là de phénomènes qui peuvent s'observer simultanément, selon que l'analyse se concentre sur telles ou telles dimensions de l'espace englobant. De surcroît – et cela aussi est très important – deux dynamiques peuvent être globalement très proches (et même présenter des topologies d'attracteurs identiques), mais différer radicalement quant à leur instabilité structurelle.

Quand on le combine à une conception transactionnelle de la signification morphémique (coalescence de dimensions qui ne se dissocient que plus en aval), ce dispositif permet de rapprocher sans incohérence plusieurs aspects de la construction du sens généralement présentés comme relevant de régimes bien distincts. Aussi étrange que cela puisse paraître au premier abord, les sens figurés manifestent alors une parenté immédiate avec les définitions génériques dégagées par le travail lexicologique¹⁴, ou avec les significations ou potentiels de sens postulés par diverses théories linguistiques. Il s'agirait en effet de guises diverses de ce que nous appelons *motifs* : une première guise, relativement stable mais chaotique, sous laquelle un motif est promu par le discours, et fait comme tel l'objet d'une perception sémantique (participation d'un motif à un sens figuré, aussi bien que définition générique¹⁵) ; une deuxième guise, *toute proche mais structurellement instable*, qui idéalise à des fins théoriques la générativité d'une unité morphémique de la langue, en tant qu'elle est

¹⁴ Définition, à l'écart de tout métalangage, qui correspond à une saisie globale de la géométrie de l'attracteur (non du détail de ses parcours effectifs), par recoupement et détachement sur son 'fond' d'autres motifs linguistiques qui s'y entrelacent. Cf. des exemples comme *boîte* ou *mur* dans la 1^e section. Les fluctuations, la complexité des motifs n'empêchent pas qu'en soient accessibles certaines dimensions aussi bien calées que décisives (à condition encore une fois de ne pas invoquer de façon précoce des stabilisations de leur contenu par un quelconque métalangage).

¹⁵ On retrouve ici une idée centrale de cet article: il n'y a pas, *au niveau des motifs*, de distinction fondée entre sens figuré et signification (potentiellement) générique. Ce qu'un sens figuré recueille d'un motif en le parcourant de façon imprévisible, se trouve éventuellement rassemblé dans l'épure globale d'une définition (encore une fois, dès le moment où l'on n'en confond pas les termes définissants avec ceux d'un métalangage, mais que l'on comprend qu'ils restent eux aussi liés à leurs motifs propres, du moins autant que possible dans les limites d'un certain genre définitionnel). Cela étant dit, l'événement d'un sens figuré ne se réduit pas à un parcours de motif : d'autres considérations entrent en jeu au niveau des domaines de profilage et des structures thématiques. Symétriquement, un motif ne présentera pas nécessairement une grande diversité générative, et a fortiori ne vaudra pas toujours comme genre subsumant une variété de profils – notamment dénominatifs (ex. *ours*, *boucher*, dont les motifs sont peu ou prou 'refoulés' dans leurs domaines de profilage dénominatifs).

immédiatement transposable à une indéfinité de champs de thématisation, par reprise et stabilisation au sein de leurs environnements dynamiques propres¹⁶.

De même, parce qu'il est gagé sur ce type de théorie dynamique des formes sémantiques, le concept de motif unifie sous une même perspective des problèmes que l'on renvoie souvent à une séparation entre langue et discours, ou bien entre synchronie et diachronie. Ce qui compte en effet avant tout, c'est de disposer, au niveau théorique, d'un certain état dynamique, ou 'état de phase' sémantique (pour reprendre ici la métaphore thermodynamique), qui combine potentiellement les différentes formes d'instabilité que nous venons d'évoquer. Cet état dynamique particulier comprend d'abord le cas des instabilités linguistiques très *génériques* (en dépit de nos réserves sur ce dernier terme), i.e. très transposables, avec leurs options de stabilisation/profilage enregistrées en lexique dans des champs hétérogènes. C'est évidemment le cas-princeps du point de vue de la polysémie. Il devrait se traduire, en modélisation, par la détermination d'une dynamique instable, avec ses chemins de stabilisation et ses ensembles de bifurcation par reprise au sein de différents champs lexicaux. Certaines directions du profilage correspondent alors à la focalisation sur un domaine sémantique ; d'autres dimensions, plus génériques, se retrouvent dans plusieurs domaines : elles correspondent par exemple aux modulations des affinités les plus 'génériques' du motif, ou aux déterminations grammaticales du profilage (aspects, cas... : cf. *infra*), ou encore à des variations synecdochiques ou métonymiques de ce profilage, présentant elles aussi un caractère très générique dans le lexique. Soulignons que la notion de *domaine* doit être ici reconsidérée : dans les phases très en amont du profilage, il n'est pas sûr qu'on puisse toujours indexer les valeurs sur des domaines sémantiques et/ou thématiques 'déjà' stabilisés et dissociés : on a plutôt affaire, alors, à un continuum, où le motif se diffracte à travers diverses dimensions, plus ou moins chargées par chaque acception (ex. *maison*, qui se diffracte entre les dimensions principales de lieu d'habitation, de centre fonctionnel, et d'ensemble de personnes).

Mais la 'phase' sémantique que nous appelons *motif* couvre tout aussi bien le cas de condensations ou coalescences sémantiques moins transposables, dans la mesure où elles anticipent davantage sur la structure de leurs développements thématiques (de type 'figures', acteurs, topoï narratifs ou argumentatifs, cf. *infra*). On constate souvent une certaine forme d'isolement lexical des unités correspondantes : on ne dispose pas en en lexique général de chemins de profilage permanents et spécifiques qui ouvriraient la route à leurs possibles développements thématiques. Car cela supposerait, non seulement des solidarités lexicales attestées, mais surtout une interdéfinition différentielle de ces lexèmes solidaires (par stabilisation réciproque au sein d'une classe lexicale). Or, s'il y a bien des lexèmes fréquemment associés par les thématiques effectives, leurs profilages renvoient plutôt à des valeurs acquises indépendamment du lexème considéré. Naturellement, cette distinction entre motif linguistique générique (transposable) et motif plus lexical à anticipations thématiques connaît des degrés. *Colombe* a certainement un motif très riche du deuxième type : en même

¹⁶ A vrai dire, ni *générique*, ni *génératif* ne sont exempts de connotations fâcheuses : *générique* renvoie en effet, comme nous l'avons dit vers la fin de la 1^e section, à une conception par abstraction et instantiation, qui méconnaît l'organisation transactionnelle interne des motifs, et la virtualisation possible de leurs traits par profilage ; *génératif*, de son côté, peut évoquer une conception mécaniste et immanentiste de l'engendrement des formes linguistiques. D'où notre préférence initiale pour la notion de *transposabilité immédiate*, en dépit des méprises qui pourraient également s'y attacher (si la transposition était comprise comme une opération en deux temps, allant d'un premier domaine A de réalisation à un deuxième B).

temps nous avons en lexique une opposition profilée dans le domaine politico-militaire entre *colombe* et *faucon*, qui exploite le motif sur un mode plus générique. Les anticipations thématiques elles-mêmes sont largement modulables : *don juan* peut ne renvoyer qu'à une forme vague de mise en série, et non impliquer un programme narratif strictement conforme au type bien connu (dans l'ordre, et en boucle : séduire en promettant l'amour, coucher, abandonner, puis recommencer, avec une aura toujours plus forte de défi scandaleux).

Ainsi seulement, en introduisant une diversité de 'phases' sémantiques concomitantes dans un procès fait d'instabilités structurelles et de stabilisations partielles, et comprenant des régimes (partiellement) chaotiques persistants, la théorie des formes sémantiques peut-elle espérer répondre à une perspective globale sur l'activité de langage¹⁷.

3.2 Profils

Qu'appelons-nous alors *profilage* ? Par profilage, il faut entendre d'abord tous les processus – répartition entre fonds, formes, et horizons, remaniement par répartition différentielle dans une classe lexicale, virtualisations, enrichissement, etc. – qui contribuent à la stabilisation et à l'individuation des lexies (qui ne sont donc plus exactement des 'mots', c'est-à-dire de *purs possibles* dans le langage de Peirce). Il faut entendre ensuite l'ensemble des opérations grammaticales qui contribuent à ces stabilisations, et construisent du même coup un ensemble de *vues* sur la thématique. En fait, comme le privilège conféré aux bornes de l'énoncé est ici des plus discutables (cf. par ex. M. CHAROLLES & B. COMBETTES, 1999), on doit envisager plus généralement toutes les opérations qui contribuent, en langue, lexique, et grammaire, à l'individuation, à la composition hiérarchique, au chaînage, enfin à l'ancrage énonciatif, de *complexes synoptiques de cohérences de Forme* (au sens de la Gestalt). La dynamique de profilage donne accès aux *identités thématiques* en cours de construction : toutefois, si on la considère en elle-même (ce qui est nécessaire d'un point de vue lexicologique, puisque ses acquis sont enregistrés par le lexique à des profondeurs de stabilisation variables) nous n'avons pas encore, à ce niveau d'analyse, des unités déterminant par avance et par elles-mêmes des identités, mais seulement des *profils*, des esquisses, *caractérisant* un 'à propos de' qui reste à identifier.

¹⁷ Elle ne ferait du reste que se mettre, programmatiquement au moins, au niveau requis par les problématiques connues en modélisation sous le nom de problématiques des *systèmes complexe*. Une série de progrès remarquables enregistrés sur les trois dernières décennies a conduit en effet des mathématiciens, des physiciens, des biologistes, des informaticiens, des modélisateurs en sciences cognitives et sociales, à poser les bases d'un cadre d'objectivation transversal à leurs diverses disciplines, et dans lequel les questions de stabilité et d'instabilité, d'invariant et de variation, de régulation et de viabilité, peuvent être profondément repensées, à défaut de pouvoir toujours donner lieu à modélisation effective. Les titres de rubriques suivants l'indiquent suffisamment : repérages à des échelles spatiales et temporelles multiples (au moins deux échelles, micro- et macroscopique) ; importance des caractéristiques topologiques, dynamiques, et statistiques ; déterminations réciproques du local et du global ; multiples dynamiques de formation des unités (fusions, dissociations ; coalitions, compétitions ; recrutements, dérecrutements ; croissances, décroissances ; morts et naissances) ; co-existence à tout moment de différentes 'phases' dynamiques ; adaptation et régulation (préservation active du domaine de viabilité interne et externe) ; dérive structurelle par couplage avec un environnement propre ; historicité et irréversibilité des transformations ; répertoires de comportements *centrés sur des dynamiques instables, constituant le noyau fonctionnel du système* ; analyse de l'opposition entre imprédictibilité (du point de vue de l'observateur) et anticipation (du point de vue des 'agents' du système, dont les 'choix' présentent un caractère 'performatif' de prophétie auto-réalisatrice).

Les profils, quand ils engagent des motifs, jouent sur une plasticité de leurs traits : neutralisation complète ou virtualisation ; à l'inverse mise en saillance ; également afférences et requalifications par des dimensions nouvelles : soit socialement normées selon des profils déjà enregistrés en lexique, soit découlant de façon inédite de la mise en syntagme. Soulignons qu'il s'agit là de déterminations *différentielles*, au sein de champs ou de classes lexicales qui fonctionnent comme des réseaux (ou des chemins) de stabilisations réciproques, c'est à dire d'interdéfinition¹⁸.

Loin de dériver d'une collection de types commandant sa manifestation, un profil dépend de la mise en activité de multiples cadres où le linguiste, comme le parleur spontané, le font paraître. On distinguera très classiquement diverses façons de déterminer des profils pour *ouvrir la voie à une thématique*. Parmi les plus courantes :

- modulation des différences spécifiques sur un fond générique : une classe lexicale apparaît ainsi comme une région sémantique régulée par un certain genre de répartition de traits entre fonds et formes ;
- élaboration méréologique et métonymique : notamment par lexicalisation des parties et des fonctions données à l'horizon d'un profil ;
- voisinages sémantiques (antonymes, synonymes) ;
- hyperonymie : c'est-à-dire explicitation d'un lexème qui stabilise à l'avant-plan certains traits génériques (ou institués comme tels) pour une région sémantique ;
- inscription dans des paradigmes à structure scalaire (*un peu, beaucoup, trop – passionnément, à la folie*) ;
- catégories lexico-grammaticales (noms, verbes, adjectifs...).
- domaines notionnels à la Culioli : zonages, centrages, modes de parcours ;
- division entre procès et actants, et distribution de cas ou rôles ;
- quantifications, déterminations ;
- aspects, temps, modalités.

Mais aussi, et en corrélation, profilage constructionnel : donc constructions et fonctions grammaticales au niveau de l'énoncé, qui relèvent d'une couche très générique du fonctionnement linguistique, et dans cette mesure se prêteraient à une reconstruction plus immanentiste en termes de déploiement de potentiels¹⁹.

¹⁸ Tout cela est très semblable aux conceptions exposées par F. Rastier. Toutefois, notre concept de motif n'a pas vraiment d'équivalent dans sa *Sémantique interprétative* (F. Rastier emploie le terme de *motif* dans le sens, légué par la narratologie, de canevas thématique transposable et transformable).

¹⁹ D'une façon générale, tous les dispositifs configurationnels (*imageries*) obtenus par rapprochement des cadres langackerien et culiolien pourraient être récupérés ici, à la condition de raménagements substantiels. Encore une fois, les aspects configurationnels ne sont là comme ailleurs qu'un aspect des choses. Les linguistiques cognitives sont ici dans une situation quelque peu indécise : ayant rejeté l'autonomie de la syntaxe façon grammaires génératives, elles tentent néanmoins de retrouver les fonctions 'syntaxiques' dans leur cadre de description, qui privilégie la plupart du temps, *lui aussi*, des concepts configurationnels. Cela ne va pas sans difficultés, que nous avons cherché à exposer (cf. CADIOT & VISETTI, *op. cit.*, chap. 1). Les *Construction Grammars* (Fillmore, Kay, Goldberg ; voir notamment A. GOLDBERG, 1995), qui s'inscrivent dans la même mouvance, proposent toutefois une approche plus diversifiée, qui unifie d'emblée les organisations syntaxiques (que l'on peut considérer, en nos termes, comme une variété du configurationnel sur le plan de l'expression), à d'autres valeurs sémantiques non nécessairement configurationnelles (ex. construction ditransitive corrélée à la configuration syntaxique NP V NP NP) : l'ensemble constituant alors ce que nous appellerions un profil constructionnel. Il est vrai que le schématisme grammatical de Fillmore a toujours été plus riche que celui de

Remarquons que certains de ces cadres de profilage opèrent d'une façon duale, d'une part en stabilisant un mot pour en faire un lexème en interdéfinition avec d'autres lexèmes (qui prennent en charge, par exemple, une certaine distribution d'actants autour du prédicat ainsi profilé), d'autre part en permettant à ce même mot de diversifier ses profils de l'intérieur (par ex. en changeant selon les emplois de place dans cette distribution actantielle). Les glissements métonymiques et/ou synecdochiques ne sont qu'une intériorisation dans le lexique lui-même de ce que la syntagmatique extériorise dans les cadres contraints auxquels on l'assigne d'ordinaire.

On retrouve donc en somme une problématique de *système complexe*. Trois traits au moins peuvent en être rappelés, qui entrent tout particulièrement en résonance avec la présente discussion sur la construction du lexique, dans sa relation au noyau fonctionnel de la langue. Le premier trait ne fait que confirmer, en le généralisant à des cadres moins 'immanentistes', le principe central de la théorie des Catastrophes élémentaires des années 70 : la variation systémique (la variété des processus et des formes) s'organise autour de dynamiques instables, qui produisent par stabilisation les profils caractéristiques du système. Le deuxième trait concerne la co-existence de multiples modalités dynamiques, au même moment, dans le même système. Le troisième souligne l'adaptation permanente, et suivant ces multiples modalités, des réseaux de catégorisations internes aux systèmes. Ce dernier trait va tout à fait dans le sens de ce que nous préconisons dans notre approche du lexique : le voir, non comme un réseau d'étiquettes, ou comme une nomenclature conceptuelle exploitée telle quelle par les 'flèches' variables de la référence, mais le voir au contraire comme le résultat historique et hétérogène d'une multitude d'accès enregistrés – jamais seuls, mais au contraire par tirs groupés –, à des 'profondeurs' de stabilisation, d'unification, et d'extériorisation variables. D'où la reformulation évidente : *le lexique est comme un système complexe*, qui fonctionne parce qu'il est susceptible d'établir et d'enregistrer *immédiatement dans ses formats propres* des distinctions jusque là inédites – ce qui implique par contrecoup d'atténuer, ou de virtualiser, d'autres distinctions qui ne se perdent pas pour autant.

3.3 Thèmes

Concernant la *thématique*, nous nous contenterons ici du minimum, sans chercher à désigner celles parmi les grandes approches qui ont notre préférence. Nous en retiendrons pour notre part :

- En situation de parole spontanée les profils ne sont pas perçus séparément des thèmes auxquels ils donnent accès – n'étant rien d'autre que la présentation transitoire de ces accès. Du point de vue de la reconstruction sémantique, les lexies et les constructions se décrivent au niveau thématique comme des accès aux thèmes en cours de formation : en effet la dynamique de profilage, pour se stabiliser véritablement, présuppose toujours un minimum de positionnement thématique
- Il s'agit alors pour nous, sous le nom de thématique, d'une dynamique de construction et d'accès à un *posé*, motivé et profilé linguistiquement, mais toujours plus pauvre ou plus riche que ces accès partiels. Soulignons qu'il s'agit d'un accès *global*, pris lui-

Langacker, avec le défaut symétrique d'être déjà trop spécifié, dans un registre casuel imposé partout de façon précoce.

même en tant que *posé* : donc d'une trace en construction d'un ensemble d'accès (de modes d'accès), avec l'enregistrement d'un posé à quoi l'on a accédé. La thématique comprend bien le *thétique*, par quoi nous entendons ici *l'extériorisation* du posé, avec les modes d'individuation que cela peut à chaque fois impliquer. Mais elle ne se réduit pas à ce terme présumé, étant d'abord dans les thèmes qu'elle déploie, c'est-à-dire dans les formes de son propre passage en direction – sans doute – d'une extériorité dont il est impossible de dire à quel point elle commencerait exactement dans ce mouvement de sortie du langage, sur quel plan précis elle se situerait, de quelle substance elle serait faite. Car l'extériorité alléguée par le langage peut être en même temps sensible, imaginaire, et idéale, se réduire à une succession d'impressions qui décidément ne font pas un monde, ou n'être qu'une contre-marque formelle, un ensemble de pions investis par la thématique. Le thétique connaît ainsi des degrés, des 'phases', des directions multiples, et nous n'y sommes pas toujours engagés de la même façon : pour cette seule raison déjà, la thématique ne pourrait se résumer à un pointage de 'référents' de facture homogène, et uniformément extériorisés. Ainsi, toute tentative de réduire la thématique à une dimension thétique séparément conçue, ramènerait à une ontologie, qui prétendrait distinguer toujours entre ce qui est, et ce qui n'est pas ou ne peut pas être.

- Un thème se caractérise au niveau de l'*identité*, et non du simple profilage : un *acteur*, par exemple, s'identifie à partir de l'ensemble ouvert des profils des actants qui le composent, ainsi que de leurs transformations ; ainsi se construisent ses rôles ou ses fonctions génériques, ses 'modes' ou ses 'qualités', et ses interactions avec d'autres acteurs au sein de la synopsis en cours²⁰. Plus généralement, c'est à ce niveau que l'on repère les structures narrativement saillantes, comme les acteurs, les actions, et les scénarios plus ou moins génériques qui les rassemblent (les *fonctions* de la narratologie, les *scripts* et *frames* de la sémantique psychologique).
- L'organisation thématique implique une élaboration de la dialectique fond-forme en une dynamique de la *relevance*, qui définit les continuités ou les interruptions thématiques (les faisceaux d'*isotopies* de la tradition sémiotique).
- La thématique obéit encore à des principes de type grammatical, mais aussi et surtout à des normes révocables : rhétoriques, tactiques, stylistiques, typiques de genres textuels, de domaines de discours, de pratiques socialement établies. Il ne s'agit pas là d'une herméneutique seconde, au sens où elle viendrait seulement 'après' les motifs et les profils : elle est toujours déjà là, en tant que condition, toujours renégociable, de la transaction en cours. En particulier, elle conditionne d'emblée les profilages, et ne se contente pas de les rectifier dans un après-coup (ce qui est aussi possible, naturellement)²¹.
- Les logiques d'appartenance ou de classification, les emplois dénommatifs, ou encore par exemple le caractère évolutif et les 'propriétés intrinsèques' des référents, se

²⁰ On peut penser ici au fameux 'poulet évolutif' des recettes de cuisine...

²¹ Les comparaisons, les mises en contraste, ont sur ce plan des effets immédiats, et tellement évidents qu'on oublierait presque de les rappeler : *préférer la philosophie aux mathématiques* ne profile pas la *philosophie* de la même manière que lorsqu'on la préfère à l'action, à la sagesse, ou encore à la superstition (rhétorique des Lumières). La *liberté*, tout aussi instantanément, n'est pas la même selon qu'on l'oppose à la licence ou à l'esclavage. *Le mieux* n'est pas le même lorsque l'on achète *ce qu'il y a de mieux*, ou lorsque l'on déclare que *le mieux est l'ennemi du bien*. Il y a généralement une topique reconnue qui conditionne par défaut ces profilages réciproques : mais cette topique est à chaque fois reconditionnée, immédiatement ou progressivement, par la thématique en cours.

comprennent à ce niveau, c'est-à-dire à partir de cadres de thématization particuliers, que nous pourrions nommer, en souvenir des *ordres d'existence* de la phénoménologie, des *ordres thématiques* (ex. organisation spatio-temporelle, monde pratique de la vie quotidienne, systèmes atemporels d'idéalités logiques...).

- Plutôt que de chercher à arbitrer entre sens et référence (opposition qui masque tendanciellement la constitution temporelle, praxéologique, et non substantialiste de ses pôles), on considèrera, selon les besoins, l'activité de thématization du point de vue sémantique de ses accès et de ses effets linguistiques, et, sans qu'il y ait là de contradiction, comme un accès global à d'autres de ses 'couches' moins directement linguistiques : conceptuelles, imaginatives, perceptives ou pragmatiques.

Revenons pour finir sur le type d'unité réalisée par un motif, et sur le type d'anticipations qu'il comporte, relativement aux profils lexicaux et aux formes thématiques qui le mettent en jeu. Nous proposons tout simplement d'associer à chacune des 'phases' sémantiques postulées un certain type d'anticipations privilégiées : *affinités* pour les motifs, *horizons* pour les profils, jusqu'aux enchaînements et transformations structurant les formes proprement thématiques. Soulignons-le encore une fois : motifs, profils, thèmes ne sont que des 'phases' au sein d'un processus de stabilisation, de différenciation et de développement, où l'aspect motif peut subsister tout du long, sans se résorber dans les formes les plus stabilisées ou les mieux 'extériorisées' de la thématique. En fait, il n'y a de sens que dans la coexistence et la sanction réciproque de toutes ces 'phases'. Ce que nous appelons 'mot' n'est donc qu'une formation de compromis entre un statut de morphème et un statut de lexème, voire d'identificateur thématique en discours. Si bien qu'un mot, même considéré en tant que morphème au niveau le plus intérieur, le plus fonctionnel de la langue, pourra comporter déjà des esquisses de profilage, voire certaines formes d'anticipation thématiques ; et symétriquement une unité lexicale saisie dans un texte gardera facilement une part de son statut morphémique de motif²².

Un motif, avons-nous dit, institue une affinité entre des dimensions sémantiques que l'on peut sans doute distinguer, mais non dissocier à son niveau, où elles se trouvent inextricablement et fortement enchevêtrées. Plus ou moins, cependant, et le terme d'*affinité* est là pour le rappeler. Nous avons besoin, en effet, tant pour les motifs donnés en langue, que pour ceux qui s'élaborent à partir d'eux au fil du discours, d'une notion d'affinité qui connaisse des degrés, et permette par là des déplacements immédiats, en accord avec une conception *non immanentiste* de l'activité de langage.

Cette idée d'une solidarité variable rejoint d'ailleurs, dans le cadre d'une théorie des formes sémantiques, celle d'une organisation géométrique du motif qui fasse paraître (par exemple) des régions, des 'lobes', des sous-motifs si l'on veut, anticipant sur leur dissociation tendancielle au sein de certaines thématiques : *révolution*, par exemple, comprend un sous-motif de parcours cyclique, exploité dans le domaine de l'astronomie, et un autre de renversement à la charnière de deux zones, que l'on retrouve dans le domaine historico-politique ; toutefois, il n'y a pas entre eux disjonction homonymique, mais plutôt une forme

²² Dans d'autres langages, on dirait par exemple qu'il y a maintien d'un jeu intensionnel, dans sa durée indéfinie, jusqu'au cœur de ses cibles extensionnelles, dans le temps défini de l'occurrence.

de bascule gestaltiste qui crée une solidarité équivoque – attestée par un grand nombre de discours, qui en font proprement leur thème, en identifiant la Révolution à un retour ou une restauration²³.

On se gardera par ailleurs de trop profiler par avance les motifs, en croyant distinguer dès ce stade ce qui reviendrait en propre à l'unité et à son *horizon intérieur*, de ce qu'elle rencontre dans son entour linguistique comme son *horizon extérieur*. L'idée d'affinité est en effet censée anticiper sur celle d'horizon (i.e. sur l'idée d'anticipations portant sur d'autres profils solidaires, ou bien même spécifiant les développements thématiques pertinents), tout en permettant de ne pas distinguer si nécessaire entre horizons intérieurs et horizons extérieurs (et par voie de conséquence entre relations, entités et procès). Un motif n'est pas une entité – ou alors il serait simultanément une façon d'y accéder par l'intérieur et par l'extérieur, d'y séjourner, et d'en sortir de même. L'exemple de *mur*, encore une fois, illustre ce point, et les difficultés que rencontre tout genre définitionnel qui prétendrait cerner exactement les limites d'un motif : le *mur*, en effet, sépare, barre, protège, défend ; se dresse, s'élève, tient ; on s'y heurte également, dans une perspective de franchissement ou d'ébranlement... (toute une agonistique s'y annonce, qui se retrouve dans les *murs de haine, d'indifférence*) ; à un moindre degré, le *mur* est en affinité avec construire et détruire, etc. Les affinités se repèrent donc au sein d'un réseau morphémique approprié, dont chaque définition rassemble quelques relais caractéristiques : d'où l'importance des expressions idiomatiques, des syntagmes génériques qui font clichés, et bien sûr des sens figurés, bien plus révélateurs que les emplois dénominatifs, par vocation captifs de thématiques prétendument premières. Plus encore qu'il ne se définit, un motif se perçoit à travers ses reprises phraséologiques, avec lesquelles il se confond tout aussi bien.

Un motif propose ainsi des affinités dont le profilage dispose, pour en faire éventuellement des horizons qualifiés, déjà plus contraignants vis-à-vis des enchaînements possibles. Puisant dans les dictionnaires, on admettra par exemple que le motif de *prudence* solidarise prévoyance, précaution, circonspection, sagesse, conduite réfléchie, appréciation et recherche

²³ Un exemple comme *révolution* illustre bien la richesse des requalifications possibles au sein d'un même motif, en liaison avec les évolutions, pour ne pas dire les révolutions, de la thématique. Nous le commentons ici par le biais d'une citation de H. Arendt (qui à vrai dire reste évasive sur la question des langues concernées) : « A l'origine, le mot 'révolution' est un terme d'astronomie. Il devait prendre une importance croissante dans les sciences de la Nature en raison de Copernic et de son *De revolutionibus orbium coelestium*. Dans cet emploi scientifique, révolution gardait son sens latin précis, désignant le mouvement tournant régulier des étoiles, lequel, puisqu'on le savait hors de l'influence de l'Homme et partant irrésistible, n'était certes caractérisé ni par la nouveauté ni par la violence. Au contraire ce terme indiquait un mouvement récurrent, cyclique; c'était la traduction latine parfaite de Polybe, également scientifique d'origine et employé métaphoriquement en politique. Appliqué aux affaires des hommes sur terre, il ne pouvait que signifier le retour éternel des quelques formes connues de gouvernements parmi les mortels, soumis à la même force souveraine qui oblige les astres à suivre leur cours prévu dans le ciel. Rien ne pouvait être plus éloigné de l'acception originelle du mot que l'idée qui possède et obsède tous les acteurs de la Révolution qu'ils sont les agents d'un processus marquant la fin définitive d'un ordre ancien et la naissance d'un monde nouveau. Si le cas des révolutions modernes était aussi tranché que la définition d'un manuel, le choix du mot *révolution* serait encore plus surprenant qu'il ne l'est en réalité. Quand il descendit des cieux pour la première fois et commença de s'appliquer à ce qui se passe sur terre, parmi les mortels, il fut compris clairement comme une métaphore indiquant une notion de mouvement récurrent, éternel, irrésistible introduite dans les mouvements désordonnés, les montées et les descentes de la destinée humaine qui, depuis des temps immémoriaux, ont été comparés au lever et au coucher du soleil. Au XVIIe siècle, où l'on trouve ce mot pour la première fois employé comme terme politique, son contenu métaphorique est encore plus proche du sens primitif, puisqu'il indique un mouvement de retour à un point préétabli, et implicitement, le retour à un ordre prévu d'avance » (H. ARENDT, 1967, p.57 sq.).

d'une garantie contre le danger (avec une axiologie positive inhérente, cf. la sanction proverbiale : *prudence est mère de sûreté*). Toutefois, la relation adversative au danger, surtout spécifié comme danger d'accident (et non, par exemple, comme celui de choquer en tenant des propos risqués) n'est pas à ce niveau une relation analytique, qu'il y aurait lieu de traiter comme une implication argumentative déjà assurée : c'est seulement au niveau du profilage que se décidera sa mise en avant, avec éventuellement l'implication /donc pas d'accident/ ; en d'autres occurrences, on mettra plutôt en avant les traits /sagesse/, /prévoyance/, voire /habileté/, et jusqu'à l'implication /donc fin manœuvrier/. Les orientations argumentatives et les enchaînements observés, notamment s'il y a polémique, pourront différer selon les cas. *Sois prudent sur la route* ne serait pas tant un conseil inutile qu'un conseil inapproprié, peut-être même impertinent, si on l'adressait au *prudent* (au rusé) *Ulysse*. Il paraît donc *prudent* de disposer d'une gradation entre affinités (motifs), horizons (profils) et enchaînements (thématiques), de façon, par exemple, à redistribuer tout du long la force prescriptive des topoï argumentatifs.

En sens inverse, il est tout aussi nécessaire qu'un motif linguistique et/ou lexical puisse anticiper davantage sur ses développements thématiques. Peuvent ici intervenir des directions très générales de clivage des unités perceptives gestaltistes, comme celles évoquées dans la section I, qui pré-dessinent des formes de dissociation possibles. D'autres anticipations peuvent prendre la forme d'une esquisse événementielle, actorielle, scénaristique, serait-elle très générique, qui pourra entraîner la construction de champs lexicaux appropriés. A des stades plus avancés de son profilage, le lexème verra peut-être son motif élaboré par l'intermédiaire de types thématiques, qui prescrivent des canons ou des programmes de réalisation plus précis. Le passage, par développement et stabilisation, d'un motif à un type thématique se fait avec une certaine progressivité, et passe par une confrontation aux canevas, stéréotypes ou archétypes, déjà mémorisés²⁴. Ces jonctions, ces plus ou moins bonnes résonances entre motifs (en notre sens) et motifs ou topoï (au sens de la narratologie, de la parémiologie, plus généralement de la sémantique des textes) sont alors elles-mêmes part de la mémoire lexicale, qui les enregistre comme des parcours de thématisation disponibles²⁵. On a ainsi un éventail de possibilités, qui va des motifs purement chaotiques et coalescents, jusqu'à des motifs, entendus en un sens plus large, qui *de surcroît* anticipent sur tout un réseau de transformations thématiques. Quoiqu'il y ait entre ces divers 'motifs' de grandes différences de 'format' (pour ne pas dire de complexité, ce qui serait aussi vrai sans doute, mais tout aussi mal défini), ces recoupements terminologiques sont plutôt bienvenus du point de vue de la présente théorie des formes sémantiques, qui prévoit d'aller des uns aux autres selon des passages continus. Soulignons toutefois qu'un motif linguistique (et même, dans la plupart des cas, un motif lexical) n'est pas un résumé, ou un thème *in nuce* : les développements qu'il motive ne lui sont pas immanents, et si l'on recherche des anticipations plus étroitement programmatiques, il faut aller les chercher plus en aval, au niveau des *types* thématiques.

²⁴ Revenons par exemple à un mot comme *ours* : on le créditera en langue d'un certain motif (attitude d'un être que l'on dérange toujours, rondeur renfrognée, [et à un moindre degré] caractère mal dégrossi), tout en admettant l'ouverture constitutive de ce motif linguistique à d'autres orientations thématiques (donc en admettant une 'indexicalité thématique' du sens, remontant jusqu'à ce niveau). Les motifs de *carpe* ou *anguille* paraissent bloqués en comparaison, comme en atteste la moindre variabilité des thématiques. *Lion* serait au contraire beaucoup plus ouvert.

²⁵ Topoï comme *l'amour est aveugle, qui aime bien châtie bien, la vie est un voyage, la vieillesse est un naufrage* ...

Inversement, si l'on nous permet de filer encore la métaphore des transitions de phase, nous dirons que les développements thématiques provoquent constamment l'émergence de nouveaux motifs, qui en sont comme des états concentrés et chaotiques obtenus par de telles transitions : ceux-ci sont parfois mémorisés par le biais de leur indexation sur des lexèmes ou des syntagmes qui enregistrent une nouvelle valeur à cette occasion, susceptible même de rejoindre en diachronie le noyau fonctionnel des bases morphémiques de la langue.

3. Variétés de la polysémie lexicale

Nous ne chercherons pas ici à cerner avec précision les limites du concept de polysémie, mais seulement à en esquisser quelques cas de figure dans le cadre que nous venons de mettre en place, où la polysémie est d'emblée une possibilité assurée, quoique diversement assumée selon les langues et les paliers d'intégration. La question sera abordée une fois encore à partir de la sémantique des noms, en privilégiant ceux dont la variation s'accompagne d'une certaine dissociation d'images, avant même toute 'sortie théorique' assurée. Ainsi, par exemple, nous ne traiterons pas des 'quasi-quantifieurs' – ordinairement rapportés à des propriétés ensemblistes et géométriques de facture homogène – même si leurs motifs vont selon nous au-delà. On peut citer ici *tas*, *botte*, *bouquet* : par ex. pour ce dernier, on unifiera une certaine qualité oblativité et 'esthétique' de la présentation à une double saisie perceptive, distribuée entre une zone de fixation/préhension et une autre de déploiement (*un bouquet de chaînes [de télévision]*). Plus le mot-morphème semble ouvrir sur une notion générique, ressaisie indifféremment et sans discontinuité notable d'une réalisation à l'autre, plus on pourra affirmer que sa supposée polysémie se résout en fait en une sorte de 'monosémie intensionnelle' (ex. *fouillis*). Il faudrait toutefois s'assurer au moins qu'il n'y a pas variation, d'un profil à l'autre, du paradigme des lexèmes concurrents.

Ce cas de la monosémie intensionnelle est bien sûr une des bases de la notion même de *motif*, ou du moins une de ses manifestations les moins contestables. Mais dans les cas de polysémie 'vraie', le motif est engagé dans des profilages qui le retravaillent et le requalifient de façon beaucoup plus significative. C'est donc au niveau de ce profilage qu'il faut reconstruire la diversité polysémique observée. Là encore, à défaut d'une vue plus précise (qui n'a peut-être même pas lieu d'être), on se contentera d'une gradation de cas encore floue : motifs à générativité polysémique forte, consacrée par des usages dénominatifs hétérogènes (*arbre*, *gorge*, *plateau*, etc.) ; motifs condensant un continuum d'aspects chargeant plus ou moins un continuum d'emplois, souvent en relation synecdochique, et bien moins cloisonnés que dans le cas précédent, (*école*, *livre*, *roman*) ; motifs attestés par des sens figurés lexicalisés, mais qui s'effacent tendanciellement dans les emplois dénominatifs standard (*boucher*, *ours*, *pieuvre*, *chien*, *tombe*, *carpe*) ; motifs pointant vers une sorte de monosémie intentionnelle, repris soit en emplois quantifiants, soit en emplois qualifiants ou même désignatifs (mais alors défectifs sur le plan constructionnel : *fouillis*, *ciment*, *boue*, *touriste*, *client*)²⁶.

²⁶ Sans doute faudrait-il aussi mieux distinguer les motifs de type gestaltiste, qui semblent susceptibles d'une reprise intégrale en un seul profil (même si, empiriquement, il apparaît que chaque profil observé en

On distingue d'ailleurs couramment, de façon encore plus schématique, entre deux types de polysémie (par ex. G. KLEIBER, 1999). Le premier, parfois qualifié de 'gestaltiste', correspond à la transposition d'un certain motif à travers des domaines hétérogènes, où il se déforme, se spécifie et s'enrichit, en coordination et en contraste avec d'autres lexèmes. Ces profilages entraînent une forte dissociation des images, compatible toutefois avec une bonne reprise du motif (les divers sens ont bien des propriétés partagées). Dans ses présentations courantes, ce modèle est vertical et hiérarchique, et tend à se confondre avec une relation de type hyperonyme / hyponyme : on distingue alors entre un niveau abstrait et celui des "incarnations", définies par les domaines concernés (et cloisonnés) de l'expérience. *Gorge*, *aiguille*, *vague* semblent répondre parfaitement à ce modèle, tandis que *bouche* ou *plateau* s'en approcheraient avec certaines défektivités (?*la belle bouche de métro*). Ainsi encore du mot *racine*, en botanique, mathématiques ou linguistique, ou encore d'*opération* dans les domaines arithmétique, financier, militaire, médical, etc. (M. BREAL, 1924: 285).

Le deuxième type de polysémie concernerait des lexèmes comme *livre*, *roman*, qui semblent au premier abord obéir à des principes de variation par 'facettes', ou bien comme *école*, *maison*, *théorème*, qui varient suivant des principes analogues, synecdochiques, méronymiques et aspectuels²⁷. Mais comme G. Kleiber l'a bien expliqué, les théories à 'facettes' sont ici inappropriées, dans la mesure où elles évoquent une combinatoire libre d'aspects bien séparables, alors qu'il faut plutôt imaginer un continuum d'aspects plus ou moins chargés. Ainsi, à travers ses multiples modulations *livre* majore-t-il le trait /support/, tandis que *roman* privilégie plutôt /contenu/²⁸.

Nous ne chercherons pas tant à fournir une explication alternative de ces phénomènes, qu'à montrer d'abord comment ils sont perçus dans le présent cadre descriptif et théorique, et comment, par conséquent, ils induisent d'autres façons de poser les problèmes. Nous irons dans le sens d'une unification par gradation des cas de figure, de façon à rapprocher sans artifice particulier polysémie par transposition gestaltiste des motifs, et polysémie par profilage synecdochique ou aspectuel²⁹.

virtualise une partie : *arbre*, *gorge*, *plateau*, *créneau*), des motifs *obligatoirement* modulés, dont la reprise intégrale en un seul profil semble impossible (ex. *maison*, *école*, *livre*, *roman*), probablement parce qu'ils anticipent davantage sur leur développement en formes thématiques, donc sont déjà conditionnés par les divisions et par l'organisation interne des grands ordres de thématisation. Ceux-ci, sans nécessairement entraîner un démembrement du motif, imposent un échelonnement des plans, qui renvoie à l'horizon ce qui ne peut se profiler sur le même plan focal.

²⁷ Cf. le principe des 'zones actives' (R. LANGACKER, 1987).

²⁸ Le *livre* apparaît bien comme un domaine thématique à 'feuilletage' variable, certainement un objet problématique pour les sémantiques qui exigeraient d'en connaître le type exact à chaque emploi.

²⁹ On distinguera des synecdoques les métonymies stricto sensu (*l'omelette au jambon*, partie depuis longtemps sans payer) : là se trouve mis en jeu un accès en deux temps, qui passe par une première étape (*l'omelette*), pour atteindre ensuite le thème (qui est parti sans payer). *L'omelette* assure en effet une médiation exclusive entre la cuisine et le service, elle est en l'occurrence le meilleur, voire le seul point d'accès à un domaine praxéologique qui articule ces deux zones fonctionnelles (P. CADIOT & F. NEMO, 1997). Une métonymie peut à l'usage devenir synecdoque, si le cadre thématique où elle se produit en fixe la norme, et appelle en conséquence une réorganisation des profils lexicaux. Bien sûr, tous ces phénomènes n'ont pas nécessairement de corrélats au niveau des motifs.

L'organisation des domaines, ou des champs de profils lexicaux conjugue en effet la reprise de motifs (s'il y en a) à d'autres principes, que nous dirons de méréologie ou méréonymie 'enchevêtrée', dans la mesure où ils se tiennent en deçà de toute ontologie bien déterminée. Il convient de les distinguer des approches dites de métonymie ou méréonymie intégrée comme celles préconisées par G. Kleiber. En effet, nous ne partons pas d'un certain préjugé ontologique, lié à des postulats sur la fonction référentielle du langage : ce serait aligner par avance les procédés dits méréonymiques ou métonymiques sur l'organisation d'un certain monde, supposé accueillir sans incohérence toutes les thématiques, et déterminer par là toutes les associations pertinentes ; et ce serait dans le même mouvement privilégier des sens premiers dénominatifs, supposés renvoyer à ce monde pré-formaté. Or nous ne voyons pas de raison de supposer que ces différentes opérations – synecdoques, métonymies – s'appuient toujours à une ontologie, unique de surcroît. Il nous paraît au contraire qu'elles vont de pair avec une variété de cadres thématiques, et d'ailleurs peuvent être acquises avant toute sortie thématique. Dans le langage de la théorie des formes sémantiques, nous dirons simplement que toute ressource, pour être profilée, doit être distribuée entre fond et forme, montrer/cacher tel aspect plutôt que d'autres, et plus généralement présenter un *relief*, une perspective d'accès (par ex. *via* une focalisation) qui fait partie intégrante de la forme accédée³⁰. Par conséquent la même ressource, par la variété possible de ces distributions, est intrinsèquement, avant toute installation plus avancée dans une thématique, une source potentielle de déplacements, qui peuvent se traduire en synecdoques (ou en métonymies, lorsque c'est sur la base d'une thématisation déjà acquise, qui a posé des entités mieux dissociées). Il faut donc renverser le sens de l'explication à donner : ce qui est à expliquer, ce ne sont pas ces 'tropes' omniprésents, mais le fait que nous puissions avoir parfois l'impression de leur absence. La sémantique linguistique doit rendre compte de leur blocage éventuel, et non justifier leur possibilité, qui lui arrive comme une donnée originaire. Le 'problème' du sémanticien, ce sont les divisions, les partitions plus strictes que la thématique produit en aval, à partir de l'enchevêtrement constitutif des profils, qui est une loi de l'organisation lexicale (construction, enregistrement). Se pose alors la question de décrire cet enchevêtrement 'originaire' à partir de modèles génériques (ce que tentent de faire les sémantiques d'orientation cognitive à partir des ICM de Lakoff, cf. Radden et Kövecses, 1999).

Quelques exemples indiquent le type de gradations qu'il est possible d'envisager³¹ :

³⁰ Pour une suggestion analogue, mais dans un cadre de sémantique cognitive (redistributions entre fond et forme opérant sur des schémas ou des prototypes), cf. R. LANGACKER, ou P. KOCH, 1999. Toutes ces idées sont à vrai dire anciennes (cf. par exemple la notion de *focalisation sémique*, présentée et critiquée par P. RICŒUR dans *La métaphore vive*, pp. 256, sq.) : chacun tente simplement une remise à neuf dans son cadre.

³¹ A supposer que l'approche soit à chaque fois centrée sur un petit nombre de mots-morphèmes, un cadre de présentation détaillé pourrait être le suivant (sans préjuger ici d'une chronologie de la méthode) :

- ouverture d'un espace continu de profilage, où se détachent différentes régions ou classes lexicales d'interdéfinition (donc études lexicales immédiatement solidaires), privilégiant certaines dimensions de discernement, que celles-ci se révèlent ultérieurement imputables à un motif, ou bien liées à la régionalisation sémantique ;
- repérage des variations liées à des opérateurs très génériques de profilage, grammaticaux aussi bien que de structure générale du lexique, sans préoccupation ontologique ;
- tentative d'unification de motifs, éventuellement sous la forme d'un noyau 'gestaltiste' fortement transposable, ou bien sous la forme de condensations sémantiques modulables d'un profil à l'autre. Sources possibles : certaines dimensions principales de l'espace de profilage (en cas de motif 'diffracté'), phraséologie générique (qui se transpose avec le mot à travers diverses lexicalisations), analyse d'emplois singuliers (sens

- *Vague, aiguille* ont un motif de type gestaltiste (cf. 3.1), qui se retrouve dans tous leurs profils (*vague d'assaut, de froid, de hausses, de tendresse, nouvelle vague, aiguille du Midi, aiguille à tricoter*, etc.) ; on n'observe pas vraiment de différenciation des profils suivant des principes synecdochiques (sauf littér. *vague* pour surface mouvante de la mer : *son beau corps a roulé sous la vague marine*, Chénier) ; *assiette* est semblable, si ce n'est que son profil de couvert de table paraît démotivé, aujourd'hui qu'il a perdu son inscription synecdochique dans l'assiette (la bonne assise) du convive ; toutefois, on peut dire que même ce profil récupère un peu de motivation propre, à travers la contrainte de stabilité liée directement aux exigences de sa fonction dans le service. *Gorge* ouvre aussi sur un motif gestaltiste (au sens étendu mis en place dans la section 1), évidemment lié au thème perceptif de la gorge comme partie du corps : ce motif enregistre des valeurs dynamiques antagonistes de rétrécissement et de déploiement, en affinité avec une dynamique de canalisation (*la gorge serrée, rendre gorge, rire à gorge déployée*) ; il comporte une approche intérieure, 'kinesthésique', en même temps qu'une approche extérieure, 'morphologique', qui peuvent toutes deux engendrer en profils le creux et l'étroitesse, tout comme le plein et le renflé (*se rengorger* ; *gorge* en architecture, et même la *gorge féminine*, pourtant considérée par les dictionnaires comme le fruit d'un glissement métonymique) ; ces deux derniers exemples (*assiette, gorge*) montrent que des opérations de nature métonymique ou synecdochique peuvent être plus tard, ou en même temps, récupérées comme motivation par l'étymologie populaire.

- *Cuisine* et *cuisiner* ouvrent typiquement sur un domaine de profils à la méréologie enchevêtrée, nanti d'horizons thématiques richement diversifiés : lieu, processus, art, mets cuisinés, personnel préposé, etc. En même temps, nous proposerions volontiers un motif générique, valable pour d'autres emplois qui nous alertent à ce propos : ce motif ouvre sur un travail d'apprêt complexe, voire cryptique, attaché à la métamorphose d'un Patient (*cuisine des partis, cuisiner un article/ une vengeance/ un suspect*). Ce motif, étant déjà profilé comme une activité, ouvre sur un domaine de profilage qui joue sur les aspects et l'actantialité, et par là diffracte, décompose, le motif suivant les directions d'une possible division thématique.

- *Maison* présente un cas analogue de motif diffracté à l'intérieur d'une méréologie de zones, de fonctions, d'ensembles : mais une méréologie moins enchevêtrée, plus clairement stratifiée³². Les principales directions de profilage seraient sans doute //habitation// : *maison de campagne, rester à la maison* ; //centre fonctionnel// : *maison de jeu, du peuple, de passe, de commerce* ; //ensemble de personnes// : *maison des*

figurés, idiomatité). Repérage rétroactif, au sein de l'espace de profilage, des dimensions du motif effectivement déployées (dans les cas où celui-ci est véritablement repris) ;

- annotation par des anticipations de formes thématiques plus poussées, prolongeant ainsi les horizons esquissés dès les stades précoces du profilage (en particulier topoï narratifs et argumentatifs, acteurs et rôles, prototypes).

³² Il est remarquable par exemple que *maison* soit plus proche qu'*école* de son assise spatiale : *maison en briques pour retraités* est possible, mais non **école en briques d'ingénieur*. L'école ne se profile comme bâtiment qu'au prix d'une translation à distance de son motif, qui ne sert ici que de passerelle, aussitôt démontée.

Habsbourg, maison civile, maison militaire, maison d'un prince. Ces directions ne sont nullement exclusives les unes des autres, et sont simplement à prendre comme des directions principales dans un espace de profilage global (une foule de cas atteste de la nécessité d'un repérage multiple : maison de campagne, gens de maison, tenir une bonne maison, maison d'un prince, etc.). Un motif unifié joue à travers tous ces profils. Il comprend l'intériorité et le séjour (le *manere* de *maison*), mis en couplage avec des valeurs domestiques et domaniales (récupérées de *domus*) : organicité interne (ordre domestique), position d'un centre rayonnant sur un domaine fonctionnel. Ici les profils diffractent l'unité du motif sans pour autant intégrer les diverses dimensions dégagées à une sorte de 'scénario', comme le fait *cuisine*. Il s'établit plutôt entre elles des rapports de symbolisation réciproque. Plus précisément, les affinités 'internes' du motif se convertissent en rapports de symbolisation 'externe'. Ces rapports de symbolisation sont constitutifs de tout ce qui se profile comme maison ; ils donnent lieu à des développements thématiques, plastiques et littéraires, lourdement allégoriques (la façade fissurée et *la chute de la maison Usher*). Cela serait évidemment possible avec *cuisine*, mais au prix d'un travail de thématisation bien plus contraint par la prégnance du 'scénario' culinaire.

- *École.* A l'opposé des approches (sémantiques référentielles, sémantiques du prototype) qui voudraient promouvoir un sens concret ou tangible comme signification première, nous irons chercher à *école* un motif situé bien en amont, dans un champ notionnel susceptible d'imprégner à la source l'ensemble des effets incarnés, qui sont d'ailleurs encore moins cloisonnés que dans le cas précédent (cf. P. CADIOT, 1991). Quelques syntagmes comme *le toit de l'école, le directeur de l'école, l'école de mon quartier, l'école primaire, l'école de Bourdelle, l'école du crime*, redistribuent ce motif suivant des principes systématiques très généraux, qui assurent son déploiement dans l'espace, le temps, l'intersubjectivité, la dimension d'institution elle-même saisie à plusieurs niveaux, ou encore plus banalement suivant un principe méreonymique qui fait d'une école un tout composé de plusieurs parties, venant régler la différenciation des sens à partir d'une notion très générale de nature relationnelle (enseignement-institution). D'autres exemples en attestent :

- (1). L'école donne sur l'avenue.
- (2). L'école ne lui convenait pas.
- (3). Je n'ai pas école vendredi matin.
- (4). C'est interdit par l'école.
- (5). Ce tableau me fait penser à l'école de Pont Aven.
- (6). Mon école a gagné tous ses matches.
- (7). Paul a été l'école de la rue.
- (8). Ses idées ont fini par faire école

Il est important de souligner, là encore, que le mot, dans beaucoup de ses occurrences, reste porteur potentiel de tous ces aspects. Il n'a donc pas à être spécifié plus avant en tant que motif. C'est dans l'enchaînement du discours qu'apparaissent souvent des instructions de modulation (de profilage, dans les termes du présent travail), qui ne sont donc pas définitivement arrêtés par la langue, ni même lors d'une première occurrence au sein de l'échange en cours. Les compléments circonstanciels,

notamment prépositionnels, ou les prédications secondes remplissent souvent ce rôle de modulateurs :

- (9) Je déteste l'école, à cause de son bâtiment gris.
- (10) Je ne supporte pas l'école avec ses règlements d'un autre âge.
- (11) Pour le football par contre, l'école c'est très chouette.
- (12) Il a beaucoup souffert à l'école, ces derniers jours.
- (13) L'école s'est faite pour lui dans la rue.

On pourra ainsi discerner au moins trois pôles solidaires unifiés par le motif de *école* :

- a. télélique : programme/projet/perspective de transmission
- b. configurationnel³³ : agglomération, rassemblement
- c. sérialité, production conforme.

On voit alors que l'exemple (1), souvent présenté comme le sens de base, est en fait celui qui est le plus 'éloigné' de son motif, celui où il est le moins opérant. Le motif y est en effet engagé, via mise en syntagme, vers des champs lexicaux comportant notamment le paradigme des voies urbaines (rue, avenue, boulevard...), et toute une méréologie et une géométrie de parcours lexicalisés (bâtiment, mur, façade, entrée... longer, border, se dresser...). Il se trouve alors virtualisé, ou si l'on préfère relégué dans le fond, au profit d'un déplacement vers une assise spatiale (ordinairement rapporté à une opération métonymique). Le profil (2) valorise plutôt l'aspect programmatique (a) du motif, considéré jusque dans son effectivité. Le profil (3) comporte un présent immédiat, donc est à peine plus proche du motif que (1), si ce n'est à travers la dimension processuelle de l'école, qui renvoie à la dimension (c). Le profil (4) accentue les aspects (a) et (c) (transmission, et production conforme). Les profils (5), (7) et (8) sont au plus près du motif ; tandis que (6) suppose une élaboration thématique plus poussée (diversité des activités), avec un certain éloignement du motif qui conserve toutefois (b) et un écho de (a) (globalité du projet éducatif), qui fondent ensemble l'identité actoriale de l'école.

- *Livre* ouvre sur une pluralité non dissociée de modes d'appréhension, qui se déploient en stratifications d'un ouvert thématique dont l'unité ne se perd pas pour autant, puisque le *livre* en reste le support, et n'est d'ailleurs que cela. Le problème est alors celui de la dissociation/conjugaison de ces modes, notamment dans un esprit de comparaison avec d'autres mots de fonctionnement semblable (*roman*, *théorème*³⁴).

³³ Il s'agit bien sûr d'un configurationnel répondant à des opérations elles-mêmes qualifiées (agglomération, rassemblement).

³⁴ Evoquons rapidement le cas de *théorème* (cf. J. PUSTEJOVSKY, 1991). Dans des phrases comme : (1) *Ce théorème est utile* (2) *Ce théorème est difficile* (3) *Ce théorème est récent* (4) *Ce théorème est illisible*... chaque adjectif correspond à l'activation d'une zone différente de l'objet synthétique (i.e. du domaine thématique) 'théorème', ou encore, dans une formulation différente, à des phases différentes de sa conceptualisation : dans (1), l'adjectif valorise dans le théorème ce qui en fait un projet ou une intention; dans (2), ce qui en fait une réalité vue de l'intérieur; en (3), il le repère dans le temps; en (4), il le réduit à son inscription matérielle (type ou occurrence). Invoquer un motif paraît ici tout à fait superflu : on est, dans tous les cas cités, déjà engagé dans une région thématique bien circonscrite, et l'on n'observe pas ailleurs de transposition qui serait mémorisée en lexique général.

Livre est un exemple exceptionnel d'un domaine thématique très exhaustivement profilé (avec de nombreux prédicats appropriés enregistrés...), à la fois très diversifié et sans solution de continuité, en parfaite harmonie avec une organisation sociale entièrement connectée à partir de lui (pas de rupture dans cette vaste région thématique). Dans la mesure où l'unité du mot semble entièrement déployée au niveau de ce domaine thématique, il n'y a plus guère de raison pour invoquer un motif qui viendrait la réguler en amont. Néanmoins, nous pouvons toujours l'invoquer, non seulement pour pouvoir ressaisir tous ces aspects dans un autre état de phase sémantique, mais en même temps pour leur conserver une autre forme d'ouverture et d'intensification possibles. On peut y intégrer, en vrac : enregistrement/déchiffrement (*le grand livre de la Nature*), transmission d'un contenu (*les religions du Livre*), inscription (*être inscrit dans le Livre*), support reproductible (*exemplaire*), ouverture immédiate et parcours libre (*traduire à livre ouvert*), totalisation et clôture (emblématisée par la reliure, qui permet aussi de *refermer le livre* en fin de parcours). En résumé, on admettra que dans le cas de *livre* la plupart des emplois sont tout aussi bien compris directement en termes de profilage (toute la diversité est stockée), modulant un domaine thématique qui semble déployer le motif sans reste, dans tous ses aspects pratiques, sociaux, expérimentiels, idéels. Il reste toutefois des emplois plus singuliers, qui appellent un autre type de compréhension : *le Livre de la vie*, *le grand livre du monde* (Descartes), *le Livre des morts*, *être inscrit dans le Livre*, *le Livre des livres*. La notion de motif peut alors faire le joint.

- *Violon* n'a pas de motif général ; dans la majeure partie de ses emplois, il se profile comme esquisse d'un certain 'scénario expérimentiel' donné à son horizon (le terme de scénario n'est pas très satisfaisant, car il renvoie à un développement thématique déjà engagé). Cette esquisse globale mêle instrument, joueur, jeu, et sonorité, que le profilage dégage comme des aspects non nécessairement dissociés (synecdochiques). Pourquoi, alors, ne pas proposer que *violon* ait un motif général, consistant précisément en une singularité matrice de ce 'scénario', soit une sorte de fusion originaire de l'instrument, du jeu, et du son ? Pour des raisons phénoménologiques, d'abord : cette esquisse de 'scénario' ne se concentre pas qualitativement, on ne peut suspendre son instabilité (la 'promouvoir') à la façon d'une qualité transposable de l'instant ; en fait un cadre thématique est déjà mobilisé, si bien que tout effort de saisie plus poussé ne fait que précipiter davantage cette thématisation. D'autres motifs se proposent ensuite, mais ils sont liés à des thématiques très spécifiques. Quelle relation y a-t-il par exemple entre le *violon* des commissariats, et celui des *sanglots longs des violons de l'automne* ? Le motif de la *plainte*, grinçante et criarde dans un cas, douloureusement harmonieuse dans l'autre (à l'unisson du pluriel : *accorder ses violons*). Ce motif ne se retrouve pas dans les profils ordinaires de *violon*, et n'est qu'un parmi une indéfinité d'autres motifs littéraires ou plastiques, jouant par exemple sur la fantaisie aérienne, le charme ensorceleur (éventuellement objet d'ironie, comme dans *arrête, avec tes violons !*), la synesthèse érotique de la mélodie et du frottement, etc. Ainsi, dans la peinture de Chagall, le violon s'inscrit, comme emblème et adjuvant, dans une thématique de l'acrobatie, du vol libre, de la transgression amoureuse.

- *Vin* s'étale également sur toute une région thématique avec corrélats synecdochiques et métonymiques (*vin vieux*, *vin doux*, *vin de Toscane*, métonymies comme *vin d'honneur*, mais aussi emplois trop platement qualifiés de métonymiques comme *avoir le vin gai*, *bien tenir le vin*). Mais son motif central est tout autre, peu lisible à travers ces profilages – à part les deux derniers, qui l'annoncent discrètement : on le boit dans *le vin de la gloire*, *le vin de tes lèvres*, *L'âme du vin* (Baudelaire), *Le vin de Paris* (M. Aymé). Il s'agit du motif de l'ivresse ou de la fièvre (inchoation, reconduction permanente), dans son affinité avec l'instillation d'un *esprit* (serait-ce celui d'un fruit, sensible encore dans les syntagmes dénominatifs comme *vin de pêche*, qui annoncent tout autant une composition matérielle qu'un certain *qualia*), et avec la dilatation de la *vie* (qui coule, s'écoule et se boit). Le motif du vin, c'est l'ivresse, cette ivresse fluide, spirituelle, vivifiante, qui n'est ni spécialement physiologique, ni mentale. Il est bien sûr impossible de l'éprouver, a fortiori de la recenser, sans thématique intégrée : c'est là seulement que s'exercent dans la durée les effets thématiques du *vin*, à la hauteur parfois de la condensation qualitative, de l'intensité que l'on respire au sein de son motif toujours disponible. Qu'après cela le profilage et la thématique n'en veulent rien savoir, et ne s'intéressent qu'au classement de 1855 ou aux prix en grande surface, c'est évidemment une autre question. Cela n'empêche pas non plus d'avoir le vin triste, d'y chercher la vérité en programmant par lui sa déchéance, ou alternativement de se sauver par son entremise en le buvant comme du sang (autre fluide vital) : il y a bien sûr d'autres motifs culturellement prégnants, mais ils ne sont pas lexicalisés de la même façon (cf. parmi une foule d'exemples *Le Vin du Solitaire* chez Baudelaire, encore lui)³⁵.

Ces exemples établissent une certaine continuité, dans les profils lexicaux, entre polysémie par reprise de motifs, et polysémie par synecdoque, ou méréonymie enchevêtrée. En termes de théorie des formes, les polysémies de type synecdoque seront décrites, comme nous l'avons dit, comme un effet de répartition d'une même ressource sémantique entre fond et forme, ou entre profil de l'accès et mise en relief de la forme ; ce jeu prend place à des stades précoces du profilage, et jusque dans la thématique où il rencontre celui des méréologies étalées et segmentées, de facture plus ontologique. Ces échanges, ces conversions, opèrent entre des dimensions dont la poétique et la rhétorique ont de longue date dressé le répertoire. On pourra même y voir, dans l'esprit du temps, la trace dans le langage d'un mécanisme cognitif beaucoup plus général. Mais selon toute vraisemblance, et comme l'a bien montré le précédent des grammaires de cas, on n'explicitera de cette façon que des principes très génériques, qui ne permettent pas de préjuger de leurs diversifications effectives dans le lexique. En réalité, pour une problématique du *profilage* telle que nous l'avons esquissée, les principes de la synecdoque, lorsqu'on les exprime à un tel niveau de généralité, n'ont rien qui

³⁵ Il est vrai que l'on peut contester ce caractère linguistique/lexical, et n'y voir aussi qu'un motif thématique culturellement prégnant. Mais il faudrait alors expliquer qu'il soit lexicalisé et transposable, ce qui est un indice de (commencement de) passage à la langue : ou du moins, dans ce cas, d'inscription à un certain niveau littéraire de la langue. Toutefois, même s'il s'agit d'un indice fort, il reste contestable, puisque ce motif de *vin*, tel que nous venons de le gloser, paraît encore trop diffluent, insuffisamment partagé et concentré sur sa singularité pour valoir comme linguistique. Il serait plutôt à un stade intermédiaire, mieux qualifié de lexical. Cet exemple est-il inutilement provocateur ? On trouvera en tout cas des développements sur *vin* dans CADIOT, 1997. Pour une discussion corrélée, et d'autres exemples (*âge*, *mur*, *père*), voir aussi P. CADIOT et F. NEMO (1997a et b), et CADIOT 1999.

les particularise parmi tous les autres principes de profilage: si ce n'est qu'ils cantonnent l'examen d'un lexème à une variété de profils thématiquement solidaires.

Nous arrêterons là ce passage en revue, bien trop abrupt et allusif, non sans souligner, une fois encore, un point-clé de l'approche esquissée ici : la relégation en position aval de toute préoccupation ontologique, et cela quand bien même l'analyse s'installerait d'emblée au niveau d'une thématique, déjà acquise parfois au palier du mot. D'où l'inutilité, voire la naïveté linguistique, des questionnements ontologiques³⁶, qui portent en réalité sur des versions 'tardives' et très spécialisées de l'organisation thématique. Il n'y a véritablement aucune raison d'en imposer la facture (en tous les sens du terme) à l'ensemble des thématiques, et aucune raison *a fortiori* d'ignorer, en leur nom, ces autres phases ou strates de la sémantique qui sont à leur source.

Conclusion

En quoi consiste alors l'unité prétendue du mot ? Sa description selon nos trois modes dynamiques de *motif*, *profil* et *thème*, ne le caractérise pas de façon exclusive, mais le désigne plutôt comme une unité de *compromis* entre les trois phases du sens postulées. A ce palier du mot et au-delà, notre *théorie des formes sémantiques* accorde une place centrale à une couche de signification dont l'instabilité – instabilité structurelle, instabilité au sens des attracteurs chaotiques – peut être qualifiée de *morphémique*. Elle repose sur l'unification par mise en coalescence ou en transaction, de dimensions sémantiques qui ne se dissocient que plus en aval dans un processus de stabilisation, donnant ainsi aux motifs un caractère intrinsèquement 'figural'. Elle rend également possible, dans l'état de phase sémantique qui lui est propre, l'interaction immédiate entre les anticipations enregistrées et la thématique.

On en déduit un remembrement de la question de la polysémie, ainsi que de celle des sens dits 'figurés'³⁷, par ventilation à travers les trois phases sémantiques postulées. La notion de *motif* linguistique ou lexical ici présentée autorise une jonction progressive avec la notion homonyme de la sémantique des textes, comme du reste avec celle de *topos*. A travers les propriétés de *transposabilité* et de *figuralité* propres aux motifs, on rapproche l'invention d'une généralité de celle d'un sens figuré. On peut donc poser dans ce cadre la question des interactions entre les motifs linguistiques et les développements thématiques, en échappant au piège immanentiste, et sans réduire abusivement la thématique à ses couches événementielles ou conceptuelles.

S'il est permis de conclure sur une image à la Escher, on proposera que le moteur de l'activité de langage soit représenté comme un Moulin – un moulin à paroles, naturellement. Sa

³⁶ Est-ce que la trace qu'il laisse dans le sable fait *partie* du cerf ? Est-ce qu'un livre *est* aussi le message qu'il contient et la totalité de ses exemplaires ? Est-ce qu'une ville *est* aussi l'ensemble de ses rues, des opinions de ses habitants ? Est-ce qu'un humain *est* aussi ses cheveux, ses souvenirs, ses paroles, ses rêves, ses vêtements, sa voiture, son nom... ?

³⁷ Cf. P. CADIOT et Y.M. VISETTI (2001), notamment chapitre 4, sections 6 et 7.

roue est entraînée et puise continûment dans le flot héraclitéen des thématiques, une eau qu'elle fait monter, en la distillant quelque peu, jusqu'à des étages supérieurs, d'où elle redescend évidemment par l'autre côté, pour alimenter le flot qui l'entraîne. La partie la plus élevée de ce réseau hydraulique n'est pas remplie des essences génériques de l'Être, mais laisse paraître des *motifs* dont l'unité et la générativité procèdent toujours d'un caractère figural. Telle est l'unification la plus haute en langue. La généralité, au sens de la grammaire, ou à celui des types thématiques, est en revanche l'affaire des niveaux intermédiaires, qui fonctionnent comme des épures *à la fois* des motifs figuraux, et des structures de la thématique³⁸.

Bibliographie

- ARENDETT, Hannah (1967) : *Essai sur la révolution*. Paris, Gallimard.
- BERGE, Pierre, POMEAU, Yves, VIDAL, Charles (1984) : *L'ordre dans le chaos – vers une approche déterministe de la turbulence*. Paris, Hermann.
- CADIOT, Pierre (1991a) : *De la grammaire à la cognition, la préposition POUR*. Paris, Editions du CNRS.
- CADIOT, Pierre (1997) : *Les prépositions abstraites en français*. Paris, Armand Colin.
- CADIOT, Pierre (1999a) : « Principe de conformité et génération analogique en sémantique nominale », *Verbum XXXI*, p. 383-407.
- CADIOT, Pierre (1999b) : « Espaces et prépositions », *Revue de Sémantique et pragmatique*, 6, p. 43-70.
- CADIOT, Pierre, FURUKAWA, Naoyo (2000) : « La prédication seconde », *Langue française*, 127.
- CADIOT, Pierre, HABERT, Benoît (1997) : « Aux sources de la polysémie nominale », *Langue française*, 113, p. 3-34.
- CADIOT, Pierre, NEMO, François (1997a) : « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », *Journal of French Language Studies*, 7, p. 1-19.
- CADIOT, Pierre, NEMO, François (1997b) : « Pour une sémiogenèse du nom », *Langue Française*, 113, p. 24-34.
- CADIOT, Pierre, NEMO, François (1997c) : « Analytique des doubles caractérisations », *Sémiotiques*, 13, p. 123-145.
- CADIOT, Pierre, TRACY, Leland (1997) : « On n'a pas tous les jours sa tête sur les épaules », *Sémiotiques*, 13, p. 105-122.
- CADIOT, Pierre, VISETTI, Yves-Marie (2001) : *Pour une théorie des formes sémantiques – motifs, profils, thèmes*. Paris, Presses universitaires de France
- CHAROLLES, Michel, COMBETTES, B. (1999) : « Contribution pour une histoire récente de l'analyse de discours », *Langue française*, 121 (dir. E.S. Karabétian), p. 76-116.
- DAHAN-DOLMENICO, Amy, CHABERT, J.-L., CHEMLA Karin éd. (1992) : *Chaos et déterminisme*. Paris, Seuil.
- Dictionnaire Historique de la Langue Française*, (1992) : sous la dir. de A. REY, Paris, Dictionnaire Le Robert.

³⁸ Nous forçons quelque peu le trait, puisque nous parlons ailleurs de *motifs grammaticaux* : i.e. de motifs à la texture très générique, constamment remis en jeu par le profilage (par ex. les motifs des prépositions).

- GOLDBERG, Adele (1995) : *Constructions – A Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago, Chicago University Press.
- GURWITSCH, Aron (1957) : *Théorie du champ de la conscience*. Paris, Desclée de Brouwer.
- HUGUET, Edmond (1967) : *L'évolution du sens des mots depuis le XVIème siècle*. Genève, Droz.
- KLEIBER, Georges (1994) : *Nominales*. Paris, A. Colin.
- KLEIBER, Georges (1999) : *Problèmes de sémantique*. Lille, Presses du Septentrion.
- KOCH Peter (1999) : « Frame and contiguity : On the cognitive bases of metonymy and certain types of word formation », in Panther, K.U., Radden, G. éd. (1999), *Metonymy in Language and Thought*. Amsterdam, John Benjamins, p. 139-167.
- KOFFKA, Kurt (1935) : *Principles of Gestalt Psychology*. New-York, Harcourt Brace.
- KÖHLER, Wolfgang (1964-1929). *Gestalt psychology*. New York, Liveright. Trad. Franç. (1964) : *Psychologie de la forme*. Paris, Gallimard.
- KÖHLER, Wolfgang (1971) : *Selected Papers* (éd. Mary Henle). New-York, Liveright.
- LANGACKER, Ronald (1987, 1991a) : *Foundations of Cognitive Grammar*, 2 vol. Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER, Ronald (1999) : *Grammar and Conceptualization*. Berlin/New-York, Mouton de Gruyter.
- LEBAS Frank (1999) : *L'indexicalité du sens et l'opposition 'en intension' / 'en extension'*. Thèse de Doctorat, Université Paris 8.
- NEMO, FRANÇOIS, CADIOT, Pierre (1997) : « Un problème insoluble ? ». *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2, p. 9-40.
- PETITOT, Jean (1985) : *Morphogenèse du sens*. Paris, Presses Universitaires de France.
- PETITOT, Jean (1991) : « Syntaxe topologique et grammaire cognitive », *Langages*, p. 97-127.
- PETITOT, Jean (1992) : *Physique du sens*. Paris, Éditions du CNRS.
- PIOTROWSKI, David (1997) : *Dynamiques et structures en langue*. Paris, Editions du CNRS.
- PORTE, Michèle éd. (1994) : *Passion des formes – à René Thom*. Editions ENS Fontenay-St Cloud.
- PUSTEJOVSKY, John (1991) : « The Generative Lexicon », *Computational Linguistics* 17, 4.
- RASTIER, François (1989) : *Sens et textualité*. Paris, Hachette.
- RASTIER, François (1997) : « Herméneutique matérielle et sémantique des textes », in SALANSKIS, RASTIER, SCHEPS (éds.) *Herméneutique: textes, sciences*, p. 119-148. Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, François (2000) : « Topoi et interprétation », *Etudes françaises*, 36, 1, p. 96-107.
- RASTIER, François., CAVAZZA, Marc, ABEILLE, Anne (1994) : *Sémantique pour l'analyse – de la linguistique à l'informatique*. Paris, Masson.
- RICŒUR, Paul (1975) : *La métaphore vive*. Paris, Le Seuil.
- ROSENTHAL, Victor, VISETTI, Yves-Marie (1999) : « Sens et temps de la Gestalt », *Intellectica*, 28, p. 147-227.
- RUWET, Nicolas (1982) : *Grammaire des insultes et autres études*. Paris, Le Seuil.
- SALANSKIS, Jean-Michel (1998) : *Husserl*. Paris, Les Belles Lettres.
- SEGRE, Cesare (1988) : « Du motif à la fonction, et vice-versa », *Communications*, 47 (dir. C. Bremond et T. Pavel), p. 9-22.
- THOM, René (1974) : *Modèles mathématiques de la morphogenèse*. Paris, Union générale d'édition (10/18).

- TRACY, Leland (1997) : « La clé du mystère : mettre le référent à sa place », *Langue Française*, 113, p. 66-78.
- ULLMAN, S. (1952) : *Précis de sémantique française*. Berne, A. Francke.
- VICTORRI, Bernard (1997) : « La polysémie : un artefact de la linguistique ? », *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 2, p. 41-62.
- VICTORRI, Bernard, FUCHS, Catherine (1996) : *La polysémie – construction dynamique du sens*. Paris, Hermès.
- VISETTI, Yves.-Marie (1994) : « Les modèles connexionnistes entre perception et sémantique », *Sémiotiques* 6-7 : 15-48
- VISETTI, Yves.-Marie (1997) : « La place de l'action dans les linguistiques cognitives », in *Actes de l'école d'été de l'ARC « Le mouvement : des boucles sensori-motrices aux représentations cognitives et langagières »*, p. 167-183, Bonas, juillet 1997. Disponible sur le site Internet Texto!, www.msh-paris.fr/texto.
- VISETTI, Yves.-Marie (2000), « Constructivismes, émergences : une analyse sémantique et thématique ». A paraître dans le volume *Des lois de la pensée au constructivisme*, édité par M.J. Durand.
- VISETTI, Yves.-Marie, CADIOT, Pierre (2000) : « Instabilité et théorie des formes en sémantique – pour une notion de motif linguistique », *TLE (Théorie, Littérature, Enseignement)*, 18, p. 137-169. Presses Universitaires de Vincennes.
- WILDGEN, Wolfgang (1982) : *Catastrophe Theoretic Semantics. An Elaboration and Application of René Thom's Theory*. Amsterdam, Benjamins.
- WIRZBICKA, A. (1972) : *The Semantics of Grammar*. Amsterdam, Benjamins.
- ZEEMAN, E.C. (1977) : *Catastrophe Theory : Selected Papers 1972-1977*. Addison-Wesley, Mass.